books
N
2165.5
A56
1925

88B32346

MUSÉE DE SAINT-OMER

LA COLLECTION DU TEIL CHAIX D'EST-ANGE

PEINTURES
OBJETS D'ART
AMEUBLEMENT

EN VENTE AU MUSÉE MCMXXV

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lacollectiondute00muse

LA COLLECTION
DU TEIL-CHAIX D'EST-ANGE

Ce catalogue a été établi par les soins de M. André Dezarrois, du Musée national du Luxembourg, avec la collaboration de MM. Féral et Mannheim, experts.

Les salles de la donation du Teil-Chaix d'Est-Ange ont été installées par M. André Dezarrois, M. Jules Joets étant conservateur des peintures, M. H. Lalisse, conservateur adjoint, M. A. Brongniart, architecte du Musée.

53. — A. Leroux. Le commandant B^on^ Joseph du Teil.

MUSÉE DE SAINT-OMER

LA COLLECTION DU TEIL CHAIX D'EST-ANGE

PEINTURES
OBJETS D'ART
AMEUBLEMENT

EN VENTE AU MUSÉE MCMXXV

N
2165.5
A56
1925

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LE MUSÉE DE SAINT-OMER

ET LA COLLECTION DU TEIL-CHAIX D'EST-ANGE

Les collections de tableaux et d'objets d'art du Teil-Chaix d'Est-Ange, léguées en 1921 par M^me^ la baronne J. du Teil à la Ville de Saint-Omer, en souvenir de son mari, le commandant Joseph du Teil, mort pour la France le 21 janvier 1918, ont été inaugurées officiellement et ouvertes au public le dimanche 18 octobre 1925.

Elles sont exposées dans trois pièces, au rez-de-chaussée du corps principal du Musée communal fondé en 1829 par la « Société d'agriculture de l'arrondissement de Saint-Omer ». Ce Musée qui s'est enrichi jusqu'à ce jour d'environ deux cents tableaux en moins d'un siècle (pour ne considérer que cette partie seulement de ses collections), a été installé en 1904 dans un cadre fait à souhait pour recueillir les reliques du passé :

un hôtel du XVIII^e^ siècle, édifié dans l'ancienne rue Royale, actuellement rue Carnot.

C'est un édifice de grande allure, remplaçant l'ancien hôtel du gouverneur de la ville construit par la Cité en 1542. Robert de Montmorency y avait habité en cette qualité. La vieille maison ayant été vendue en 1766, la V^esse^ de Fruges la fit démolir pour bâtir à sa place un hôtel qui demeure comme un parfait témoignage de son goût et du style de l'époque. On aimerait à connaître le nom de l'architecte qui sut si bien, derrière cette haute porte cochère, derrière ces murs cachant la maison sur la rue, établir au delà de la cour pavée, élégamment dessinée, un corps de bâtiment à un étage, avec deux ailes en retour, encadrant une harmonieuse façade, le tout de si bon ton et de juste mesure.

Comme à beaucoup de maisons seigneuriales, la Révolution et l'Empire imposèrent à celle-ci divers avatars. Mairie à un certain moment, de 1795 à 1803, puis sous-préfecture jusqu'en 1808, elle revint par héritage à sa destination première, s'appelant successivement hôtel de Sandelin, hôtel d'Héricourt. En 1827, le roi Charles X et son fils, le duc d'Anjou, y couchèrent. La ba-

ronne de Colbert de Castle Hill l'ayant eue de ses parents, la légua à son fils le comte de Bertoult d'Hautecloque, qui la vendit cent mille francs à la Ville, par contrat du 31 mars 1899, pour y installer son Musée municipal. Celui-ci, inauguré le 10 avril 1904, n'y montre pas toutes les peintures qu'il possède, les plus grandes, par leurs dimensions extrêmes ne pouvant être accrochées ici. On les voit à l'Hôtel de Ville.

D'ailleurs, après la donation du Teil-Chaix d'Est-Ange, le Musée se trouve déjà plein. On se rend compte de son intérêt à parcourir ses salles. Les curieux, les passionnés d'art savourent des bonheurs secrets et fervents à découvrir nos richesses provinciales. Ici, à côté de collections d'un intérêt local comme les productions céramiques de Saint-Omer, elles offrent la surprise de fragments archéologiques ou de statues médiévales de qualité élevée, dans des salles où domine le souvenir de l'abbaye, célèbre en Flandre, de Saint-Bertin, dont des restes superbes se dressent au-dessus de la ville comme un reproche éternel à leurs mutilateurs.

On peut se demander toutefois pourquoi, à côté de vestiges d'une importance aussi vraie, certaines

collections « scientifiques » occupent une place de privilège dans un Musée qui — son cadre indique sa destination — devrait être d'initiation artistique et d'archéologie régionale. Un ensemble très complet où sont des pièces de céramique fort rares, le legs Dupuis isolé dans un autre local de la ville, ne devrait-il pas, par contre, y être abrité ? Ne faudrait-il pas aussi, au delà de la charmante façade regardant le potager, élever sur l'emplacement même de ce jardin une large salle d'Exposition, un hall éclairé par le haut, dont les vastes parois permettraient à la fois d'accrocher les tableaux anciens de grande taille et les toiles modernes, qui sont encore à venir ?

Un Conseil municipal qu'il faut féliciter vient de mettre à la tête de ses collections artistiques un peintre que Paris a déjà distingué, M. Joets. Mêlé au mouvement contemporain, il ferait faire à son Musée, avec quelques crédits, d'heureuses acquisitions. Mais, avant de bâtir, restaurer s'impose. Les façades, pendant qu'il en est temps encore, réclament des soins et ceux-ci sont urgents en ce qui concerne le mur de rue aux motifs décoratifs si heureux.

Alors, quelle ne sera pas la joie de ce pu-

blic de plus en plus nombreux, que les voyages chaque jour facilités font s'en aller découvrir les merveilles de nos provinces et d'adorables cités anciennes comme celle-ci, qui se recueille aujourd'hui dans son passé si prospère, si cultivé, si artiste, de trouver dans l'écrin de l'hôtel de Frugères, un ensemble témoignant du goût fervent qu'eurent pour les arts trois générations d'amateurs des familles Chaix d'Est-Ange et du Teil.

Certes, ils s'arrêteront ici, ces passants pieux, dans ce petit salon dont les boiseries enorgueilliraient un amateur fortuné et où la suite exceptionnelle des Boilly met une grâce spirituelle si française. A côté un chef-d'œuvre de Lépicié, dont le Louvre ne saurait montrer l'équivalent, « raconte » dans toute la fraîcheur blonde et la lumière de la jeunesse, le lever d'une pauvre fille dans sa mansarde. La grande toile de Prud'hon les retiendra. Ils connaissent l'œuvre du Louvre plus écrite, plus définitive, plus sombre aussi. Inachevée, celle-ci leur paraîtra peut-être plus émouvante, la main du maître s'y mêlant à la main de l'élève bien-aimée, cette ensorcelante M^lle^ Mayer, dont on voudrait bien, pour votre

fortune, cher petit Musée, que l'image fixée dans la salle voisine et jadis attribuée à Prud'hon, fût le vrai visage... Mais que diront-ils de l'effigie prestigieuse que Greuze, peintre des candeurs bourgeoises, a fait pour notre surprise d'une homme qui devait jouer un rôle extraordinaire dans la politique de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration qu'il accoucha de ses mains habiles en 1815, M. de Talleyrand? Élégant et d'une distinction supérieure, comme il se détourne avec dégoût du criminel de Prud'hon que poursuivent les deux déesses implacables! Est-ce un moyen de violenter ainsi la fortune, a tout l'air de dire en haussant l'épaule, cet homme qui « arrivera à tout » comme le constatait Choderlos de Laclos vers l'époque où ce portrait fut peint? Ne fut-il pas l'homme de son temps qui connut le mieux ce qu'on doit au monde et ce que le monde peut exiger? Et n'est-il pas déjà le terrible prince de Bénévent, dont Sainte-Beuve devait buriner l'effigie d'octogénaire finissant... « Des yeux gris sous des sourcils touffus, une face morte, plaquée de taches, un petit visage qui diminuait encore, sous son immense chevelure, le menton noyé dans une large cravate molle

remontante, qui rappelait celle des incroyables et le négligé du Directoire, le nez en pointe indolemment retroussé, une lèvre inférieure avançant et débordant sur la supérieure, avec je ne sais quelle expression méprisante indéfinissable, fixée aux deux coins de la bouche et découlant de la commissure des lèvres », ces lèvres qui s'interdisaient de rire, par principe et bon goût?

De par la volonté d'une femme de cœur, grâce à des amateurs de grande race, le Musée de Saint-Omer entre aujourd'hui dans la liste de ces haltes d'art et de beauté où spécialistes et amateurs devront désormais s'arrêter...

UN GENTILHOMME AMATEUR D'ART ET UN ÉRUDIT :

LE BARON JOSEPH DU TEIL

Une noble figure, et vraiment originale, que le baron Joseph du Teil ! En ce parfait homme du monde, cohabitaient la générosité d'un philanthrope et le savoir d'un chartiste. C'était « l'honnête homme » d'autrefois, dans tout le charme du terme désuet : sans jamais ressembler au pédant « spécialisé » dans d'infimes recherches, ce brillant élève de l'École des Chartes voulait porter partout la rigueur d'une méthode où la loyauté de son esprit se trouvait naturellement d'accord avec les exigences de la science.

C'est de son penchant pour l'histoire que naquirent ses études scrupuleuses sur notre XVIII^e siècle militaire ou diplomatique. Au surplus, dans ses travaux d'érudit, se

retrouvent maintes fois ses goûts d'artiste et d'amateur éclairé, qui savait apprécier toute la beauté du passé sans parti pris d'époque ou d'école ; et c'est la part de l'art dans sa vie que l'on voudrait tout d'abord mettre particulièrement en lumière.

Le baron du Teil n'était pas le dilettante furetant pour se distraire les musées et les bibliothèques, collectionnant pour son plaisir, au hasard des rencontres heureuses, sans dégager aucune idée du plaisir des yeux : sans doute, le soir, dans son cabinet de travail orné par lui d'objets d'art et de tableaux anciens, il se plaisait à reposer sa pensée par la contemplation des belles choses ; mais son existence exempte de soucis matériels ne considérait point cette délectation donnée par le beau comme un plaisir futile et recherchait aussi diligemment le vrai qu'elle faisait le bien.

Artiste autant qu'historien, cet érudit n'admettait pas le divorce, trop fréquent de nos jours, de la pensée pure avec l'action. Serait-il malaisé de réunir ses nom-

breux articles épars dans la presse ? On y retrouverait aussitôt mainte page de critique agissante : en 1899, par exemple, dans la *Tribune de Saint-Gervais*, bulletin de la *Schola Cantorum*, c'est lui qui présentait au public parisien un prêtre-compositeur, don Lorenzo Perosi, qui venait de Rome avec un important bagage de musique religieuse.

On n'ignore pas davantage la part active que le baron du Teil avait prise, l'année précédente, à l'Exposition d'Art chrétien de Turin, qu'il avait embellie par le prêt d'une chaleureuse esquisse de Tiepolo ; — en 1900, à l'Exposition des Missions catholiques, pour laquelle il avait apporté lui-même de Rome les trésors du Musée Borgia ; — en 1911, à l'Exposition d'histoire et d'art historique, faite à Glasgow. Depuis longtemps estimé dans le monde savant de France et d'ailleurs, on recourait volontiers, pour quelque recherche difficile, à la haute probité de son savoir implacablement sûr ; et désireux de retrouver une miniature de Cham-

pagny, duc de Cadore, le grand-duc Nicolas ne l'avait pas inutilement consulté.

Les travaux laissés par ce loyal érudit reflètent ses goûts : au lendemain de son mariage avec la petite-fille du grand Chaix d'Est-Ange, son premier ouvrage n'était-il pas une savante monographie de son cher petit village de *Saint-Momelin*, sa patrie d'adoption ? C'était, en 1891, sans descriptions superflues, une histoire dénuée de toute virtuosité pittoresque, mais nourrie de faits significatifs, de ce petit coin de l'Artois, qui porte encore le nom de l'apôtre de la Morinie, fondateur, avec saint Bertin, de plusieurs monastères au VII^e^ siècle.

Devant la tour deux fois blasonnée, seul vestige laissé par la Révolution de l'antique abbaye de Saint-Bertin, le Cluny de la Flandre, qui connut onze siècles d'universel renom, c'est là que le baron du Teil avait retrouvé l'ombre éloquente de ce Guillaume Fillastre qui plaçait, en 1463, le chef de saint Momelin dans un

beau reliquaire d'argent doré, représentant le buste du vénérable saint coiffé de la mitre épiscopale ; et *Guillaume Fillastre, abbé de Saint-Bertin, évêque de Tournay*, devait faire l'objet de la première des deux études posthumes consacrées à l'histoire du Nord français et publiées luxueusement, en 1921, par les soins pieux de Mme la baronne J. du Teil.

Mais, dès 1911, une première esquisse de cette érudite et minutieuse étude avait paru dans un *Recueil d'études historiques* en l'honneur d'un savant italien, le baron Manno, dont Joseph du Teil avait fait la connaissance, en 1898, à l'Exposition de Turin.

Longtemps cherché, le sujet ne pouvait être plus heureusement choisi, car Guillaume Fillastre occupe une place de premier plan dans ces rapports des Flandres avec l'Italie qui caractérisent l'histoire de la renaissance des arts vers la fin du XVe siècle. Que si l'on trouve à Bruges une colonie florentine qui faisait parvenir des ouvrages de peintres flamands en

Toscane, Guillaume Fillastre, correspondant des papes et des grands, était l'émule de ces mécènes de la maison de Bourgogne qu'il avait rencontrés à la cour de Philippe le Bon.

Familiarisé par un séjour de quinze ans, ce diplomate avait connu les frères della Robbia pendant son passage à Florence et commandé à l'un d'eux son propre mausolée dont les débris épars se voient encore dans une église de Saint-Omer et dans une chapelle des environs. Les della Robbia... Mais quel était l'auteur de ce monument funéraire ? Était-ce Luca ou Andrea ? — Par d'attentives comparaisons avec une Vierge de l'église Saint-Jacques, à Bruges, J. du Teil pouvait reconnaître dans les fragments recueillis au musée de Saint-Omer et dans l'église Saint-Denis la main d'Andrea : de là, cette savante *Notice sur les œuvres d'Andrea della Robbia en Flandre*, qui figure dans les *Mélanges* en l'honneur d'un docte confrère. Or, ce travail n'était que l'esquisse d'un sujet beaucoup plus vaste : Fillastre méritait davan-

tage, et malgré la destruction de la plupart des trésors accumulés par lui dans l'abbaye de Saint-Bertin, son historien s'efforça dans ses longues recherches de remettre en honneur la grande place de l'art dans la carrière édifiante de ce curieux personnage.

Sans quitter le Nord, qui reste cher à l'érudit, sa seconde étude posthume avait pour objet *l'Introduction de l'art français à Dunkerque et à Saint-Omer :* conquête pacifique, facilitée par le déclin de la vieille architecture ancestrale et de l'art hispano-flamand : « et la Flandre annexée, je ne dis pas vaincue », écrivait du Teil, « ne put prendre sur la France la même revanche que la Grèce sur Rome ». Après l'acquisition de Dunkerque et la prise de Saint-Omer, l'historien pouvait suivre, pendant soixante-dix ans, dans cette dernière ville, l'influence de notre style classique sur la façade du Palais de Justice, sur un magnifique buffet d'orgue, en mainte demeure de style Louis XV, aux merveilleuses boiseries.

Le Nord avait fourni plus d'un document à ce grand ami de la patrie française ; mais c'est dans sa famille même qu'il allait trouver le sujet qui tient la place capitale en ses écrits sur l'art.

Déjà, dans *les Arts* (n° de juillet 1907), le baron du Teil avait consacré d'excellentes pages à cette superbe collection formée par l'avocat Chaix d'Est-Ange en son hôtel de la rue Saint-Georges, à l'âge d'or du collectionneur qui pouvait encore acquérir pour quelques milliers de francs de véritables chefs-d'œuvre, depuis un triptyque attribué à Memlinc jusqu'à cette variante, si curieusement inachevée, de *la Justice poursuivant le Crime*, de Prud'hon ! Mais entre tant de maîtres de France et de Flandre, d'Espagne et d'Italie, une figure attire comme le nom qu'elle porte : c'est un portrait de Michel-Ange, dont l'auteur ne saurait être que Michel-Ange lui-même...

Ainsi pensaient des autorités telles que le peintre lillois J.-B. Wicar et Ingres, dans sa lettre enthousiaste du 10 janvier

1852 à son vieil ami Varcollier[1]. Cependant une pareille consécration n'apportait pas une preuve définitive ; et la belle occasion pour un érudit comme Joseph du Teil, de rechercher cette preuve dans une étude approfondie de toute l'iconographie michelangesque, à l'aide des procédés les plus rigoureux de la méthode historique ! Il savait mieux que personne que la science contemporaine exige autre chose que des approximations brillantes et des gloses admiratives : ce qu'il souhaitait d'entreprendre et ce qu'il devait réaliser, c'était une démonstration en règle, mais après combien d'enquêtes préalables et de comparaisons patientes, éclairées par le sens critique le plus fin, que ne montrent pas toujours ceux qui font profession d'aborder l'histoire de l'art.

Vasari lui fournissait, dans sa biographie de Michel-Ange, un signalement de

1. Reproduite dans la *Revue de l'Art*, t. XXXVII (1920), p. 61. Ce tableau n'a pas été attribué à M^me^ la Baronne du Teil, dans les partages de succession et ne figure pas, malheureusement, parmi ceux dont elle a fait don au Musée de Saint-Omer.

l'homme, mais oubliait de citer les fresques où l'image du plus puissant artiste des temps modernes apparaît ; et cependant, à part les fresques, la provenance d'aucun portrait ne paraissait encore établie d'une indiscutable façon. Il s'agissait donc de répartir d'abord les différents portraits de chevalet en trois groupes : 1° les portraits à turban, 2° les portraits à chapeau, 3° les portraits avec main ; d'étayer une discussion précise sur une suite de reproductions en belles planches synoptiques d'une exécution parfaite, et d'arriver enfin au prototype dont les portraits connus dans les musées de Florence, de Rome ou de Grenoble ne sont que des copies et qui ne serait autre que le panneau magistral de la collection Chaix d'Est-Ange. Dans ce panneau, dont le fond laisse entrevoir l'ébauche délaissée d'une *Sainte Famille*, seules la tête et la main gauche sont poussées jusqu'à l'achèvement par le pinceau d'un maître.

Donc, ce qui n'était qu'intuition pour le regard d'artistes comme Wicar et

comme Ingres prenait dans le travail du baron du Teil la valeur d'une démonstration : l'authenticité d'un chef-d'œuvre et les péripéties de sa longue histoire à travers les siècles, dorénavant protégées par un sérieux faisceau de preuves, composaient l'*Essai sur quelques portraits peints de Michel-Ange Buonarotti*, publié dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, en 1912, et qui restera comme le plus sûr garant des dons de l'érudit.

Ce dernier essai précéda de peu la grande guerre ; et quelle mélancolie profonde, mais quelle réconfortante beauté dans ce labeur savant qu'un noble serviteur de l'âme française ne devait interrompre que pour s'aller battre, comme ses glorieux ancêtres, et succomber à l'aurore de la victoire, sans une plainte, victime de son dévouement et de son patriotisme.

LA FAMILLE, LA VIE ET L'ŒUVRE

DU BARON JOSEPH DU TEIL[1]

En offrant à la ville de Saint-Omer la partie qui lui revenait en propre de la magnifique collection Chaix d'Est-Ange, formée par son illustre aïeul et enrichie par son mari, madame la baronne Joseph du Teil a voulu à jamais attacher la mémoire d'un époux bien-aimé à cette terre d'Artois et de Flandre qui avait tenu tant de place dans sa vie et dans son cœur, et qui était devenue sa patrie.

Les du Teil, en effet, n'étaient point originaires du Nord, mais au contraire du midi de la France, en Comtat Venaissin. Dès le commencement du XIII^e^ siècle, on les voit à Avignon, Forcalquier, Ma-

1. Cette notice est due à la plume de M. G. Lequin, auteur du volume *P. M. J. B^on^ du Teil* (1853-1918), avec préface de P. de la Gorce, Paris, Picard, 8°, 1921.

nosque, faire souche de magistrats et d'officiers. Mais bientôt la robe cède le pas à l'épée. On les trouve partout où la France se bat, tant et si bien qu'au XVIII[e] siècle, 18 du Teil servaient dans l'artillerie, comptant ensemble 500 années de services actifs, 140 campagnes et 12 croix de Saint-Louis. L'histoire a gardé les noms de ces vaillants dont deux figurent au musée de Versailles, dans l'ancienne Galerie des guerriers célèbres : l'un, le général JEAN-PIERRE, qui eut la gloire, à l'École d'artillerie d'Auxonne, de former le futur Napoléon, — et que l'empereur n'oublia pas dans son testament de Sainte-Hélène — ; l'autre, le général JEAN, qui commanda le siège de Toulon, avec *le chef de bataillon Bonaparte* sous ses ordres.

C'est un petit-fils de JEAN-PIERRE, le baron James, revenu au barreau et collaborateur intime de Berryer, qui porta dans le Nord les pénates des du Teil. Mais, par ses champs de bataille au moins, la Flandre leur était depuis longtemps familière. En 1644, Gaspard du Teil,

seigneur de la Pennide, servait à la prise de Gravelines en qualité de lieutenant-colonel du régiment de Lannoy ; puis, devant Cassel, Mardick, Lynck, Bourbourg... l'année suivante ; puis aux sièges de Courtray et de Bergues en 1646. — Major de la ville de Bergues en 1649, major de Montreuil en 1656, il y mourait maréchal de camp après une belle vieillesse.

Un siècle exactement plus tard, nous trouvons quatre du Teil, frères d'armes et de sang, servant ensemble en Flandre dans le Royal Artillerie ; et le 4 avril 1748, ils étaient tous quatre l'objet d'une distinction flatteuse de la part du roi et du grand maître de l'artillerie. Le plus jeune, Jean du Teil, — celui-là même qui devait un jour commander l'artillerie du siège de Toulon, — était nommé sous-lieutenant à peine âgé de dix ans.

Le baron James du Teil avait épousé M^lle^ de Nonjon, issue d'une vieille famille locale, dont l'aïeul paternel, ingénieur géographe du roi avant la Révolution, avait

construit l'arsenal de Saint-Omer. Elle possédait, sur les limites du Pas-de-Calais, une vaste terre héritée de son grand-père, le baron Liborel. Celui-ci, né à Saint-Omer, avait occupé au barreau d'Arras une situation hors de pair, cause de la jalousie vindicative de Robespierre, et qui eût fait tomber sa tête, si, par une confusion de nom, son oncle n'eût été guillotiné à sa place.

D'autre part, les trois sœurs du baron James s'étaient également mariées en Flandre et en Picardie : l'une avec Anatole-Jean-Baptiste-Augustin de Guillebon ; la seconde avec Eugène-Louis-Joseph comte de Buisseret ; et la troisième avec Rieul Godard de Bellengreville. Ainsi la famille se trouva fixée en terre flamande, au village de Saint-Momelin, où elle ne cessa de faire du bien ; et la coquette église élevée par elle en 1879, sur l'emplacement de l'ancienne abbaye, y ressuscite, dans son style moderne, le passé gothique demeuré debout dans les baies géminées, les meneaux ame-

nuisés, et les pinacles dentelés de la vieille tour de Saint-Bertin.

Après son père et son frère aîné, la terre de Saint-Momelin passa au baron Pierre-Marie-Joseph, dont ce musée consacre le souvenir. Il l'aima dès son adolescence ; homme, il y continua les traditions des siens ; et peu à peu son amour s'y enracina, car il y a, entre le sol et nos âmes, une sorte d'affinités électives. Nul ne sentit davantage la douceur du cadre natal où notre enfance a grandi, où nos yeux se sont ouverts sur les choses, et, comme il l'a dit lui-même, « cette poésie « particulière à nos paysages flamands, « leurs ciels immenses peuplés de nuages « argentés, rejoignant, en des horizons « réguliers, de riches plaines où ondulent « à perte de vue les moissons les plus « variées, où se dressent çà et là les sil- « houettes d'une flèche gothique ou la « masse d'un beffroi Renaissance, où ser- « pentent les canaux bordés d'arbres en « splendide alignement ».

S'il eût suivi son instinct atavique, le

baron J. du Teil fût entré à l'École Polytechnique, dont ses brillantes études lui eussent ouvert aisément les portes. Mais la tendresse inquiète d'une mère qui avait déjà un fils soldat, le retint au foyer. Ne pouvant donc être officier de carrière, il fut du moins un remarquable officier de complément, passionné pour toutes les choses de l'artillerie, et si expert qu'il se vit, à diverses reprises, chargé de conférences techniques au Cercle militaire de Paris. La guerre devait, d'ailleurs, le remettre à la place qui lui avait toujours été chère, car il réclama l'honneur de donner pour la France une vie que son âge dégageait de toute obligation.

Se dévouer sans compter, sous toutes les formes et à toutes les tâches, tel fut le caractère du baron J. du Teil, dont l'existence peut se résumer en deux mots : l'étude et le bien. Encore la bienfaisance ne suffisant pas à son activité généreuse, étendit-il son dévouement au delà de nos frontières, dans cette Afrique désolée où la philanthropie cherche à libérer des races

déshéritées sur lesquelles semble encore peser la malédiction de Cham. Secrétaire général de la Société anti-esclavagiste, il en fut, pendant quinze ans et jusqu'à sa mort, l'âme agissante, le représentant de la France à tous les congrès. C'est à son infatigable persévérance que cette grande œuvre doit la cohésion des différents comités créés à Paris, à Londres, à Rome, à Lisbonne, et dont le siège commun est fixé à Bruxelles ; c'est en coordonnant les vœux, les projets et les instances, qu'il put donner aux initiatives européennes l'union qui fait la force, et sceller l'entente des gouvernements.

Et comme il est là-bas un autre fléau destructeur, pire peut-être que l'esclavage, et greffé sur la barbarie par une perverse civilisation, il se voua aussi à la lutte entreprise par la Ligue nationale contre l'alcoolisme dans nos colonies : œuvre de salut plus difficile encore, puisqu'elle se heurte aux intérêts commerciaux et douaniers des peuples importateurs. Toutefois, de précieux résultats sont déjà

acquis grâce aux accords internationaux inlassablement préparés par J. du Teil, que la Ligue, à bon escient, avait choisi de même pour Secrétaire général. Voilà pourquoi, sur la proposition du ministre des Colonies, il reçut la croix de la Légion d'honneur ; et voilà pourquoi aussi sa mort prématurée a si douloureusement frappé deux sociétés jumelles, atteintes dans leur prospérité par une perte irréparable.

Si grands, dans ce double rôle, furent son détachement et son zèle, qu'il renonça, pour y satisfaire, aux larges travaux d'érudition auxquels l'avait si bien préparé sa jeunesse. Élève enfin de l'École des Chartes, il s'était donné l'histoire, l'archéologie et l'art pour objet, et déjà ses premiers travaux lui ouvraient dans les lettres une vaste carrière. Déjà il avait écrit un fort beau livre des plus documentés : *Une famille militaire au XVIII^e^ siècle,* qui peut compter parmi les plus utiles contributions à la création de nos Écoles d'artillerie, aux débuts de Bonaparte, et

au siège de Toulon ; déjà l'Institut avait couronné son talent impeccable en décernant le prix Drouyn de Lhuys à son savant ouvrage diplomatique : *Rome, Naples et le Directoire*. Désormais, le temps, le succès, le savoir, promettaient à ses goûts tout ce qu'un homme d'étude peut rêver. Il les sacrifia, par son abnégation coutumière, à l'œuvre que nous avons dite, ne leur réservant plus que des sujets de moindre haleine, mesurés sur les courts loisirs d'un continuel labeur.

Mais ses travaux ainsi dispersés n'en contiennent pas moins pour nous des pages particulièrement intéressantes, parce qu'elles éclairent notre passé local, passé toujours présent à son esprit, car, durant toute sa vie, il ne cessa de recueillir des notes contributives à l'histoire du Nord ; et ce fut même le sujet de son premier ouvrage : *le Village de Saint-Momelin*, comme s'il eût voulu, avant toutes choses, graver un filial hommage sur la pierre de son foyer.

Il semble que son *petit Saint-Momelin*, ainsi qu'il avait accoutumé de dire, ait

pourtant tenu peu de place dans une région qui fut toujours, pour la France, une sorte de boulevard et de champ clos. Détrompons-nous. Ce coin de terre est doublement curieux par son origine et son emplacement, car il suscita entre l'Artois et la Flandre d'inépuisables contestations, depuis 1237 (date de l'érection de l'Artois en comté-pairie), jusqu'au jour où la Révolution, par la division de la France en départements, trancha un conflit de frontières que cinq siècles de débats et de procès n'avaient point résolu. On se l'explique par la position du village à cheval sur les deux provinces, site qui lui donnait une grande importance économique et stratégique en les mettant en communication par son bac. Aussi, tous les événements militaires dont Saint-Omer fut le théâtre au XVII^e^ siècle, et notamment les deux sièges de 1638 et de 1677, firent-ils de Saint-Momelin une sorte de place d'armes et d'opérations. Et c'est ce que J. du Teil fit voir d'une façon très documentée.

Quelques années plus tard, il trouvait,

dans la visite du Czar Nicolas II en France, l'occasion de raconter celle de Pierre le Grand, lequel avait gagné Paris, en 1717, par Dunkerque, Calais, Boulogne, Abbeville, bien moins curieux de notre capitale que de notre grand port, dont la faiblesse du Régent venait d'accorder le démantèlement à la jalousie anglaise.

Mais un autre travail, nécessitant des investigations bien plus lointaines, occupait depuis longtemps son esprit. S^t^-Momelin lui avait fait rencontrer saint Bertin, et celui-ci l'illustre abbé de sa fameuse abbaye, Guillaume Fillastre, évêque de Tournay, chef du Conseil privé de Philippe le Bon, chancelier de la Toison d'or. Ce personnage considérable avait joué dans les Flandres un rôle très important, entassant à Saint-Omer les merveilles de sa magnificence, dont il ne reste plus hélas ! que la tour de l'église abbatiale, deux fois scellée de son blason.

Débrouiller le fil confus de sa naissance et de sa généalogie, dire son action dans la diplomatie et dans l'art, reconstituer, à

l'aide de quelques beaux vestiges, le tombeau qu'il s'était commandé lui-même en Italie, et attribuer celui-ci, par une argumentation péremptoire, aux della Robbia, tel était le sujet médité par J. du Teil en de longues recherches. Dès 1910, la *Société des Antiquaires de la Morinie* le sollicitait de faire paraître son étude comme suite d'un volume de mémoires qu'elle avait commencé de publier sur les évêques de Saint-Omer. La guerre et la mort ne le lui permirent point. Mais une pieuse épouse ne voulut pas que de telles pages fussent perdues pour l'histoire et pour ses admirateurs. Elles ont paru en 1920, splendidement éditées, avec une préface magistrale de l'éminent académicien M. Frédéric Masson, et suivies d'une autre étude : *Introduction de l'Art français à Dunkerque et à Saint-Omer*, écrite sur les insistances de quelques amis du Nord qui, sachant sa rare compétence, l'avaient prié d'amorcer au moins un travail pour ouvrir le chemin.

Ce beau volume, encore qu'il n'ait pu y mettre la dernière main d'auteur, montre

bien l'érudit et l'artiste qu'était à la fois J. du Teil, car, en lisant de lui certains articles de critique artistique antérieurement parus dans la presse, on peut se demander si c'est pour l'art ou pour l'histoire qu'il était le mieux doué.

Quand, en effet, s'ouvrit à Turin l'Exposition d'Art chrétien de 1898, ce fut lui qui rédigea le prospectus de l'apport français ; ce fut aussi lui, à notre Exposition universelle de 1900, qui obtint la participation du Saint-Siège dans la section des Missions Catholiques, et alla chercher en Italie les objets du musée Borgia que le souverain pontife consentait à exposer. Il suffisait d'entrer dans son cabinet pour éprouver cette sensation d'art que donne un goût expert à découvrir les pièces rares, à placer les tableaux dans leur jour, à opposer les sujets en mariant les lumières avec les ombres. Il avait un flair merveilleux d'amateur, avec cette patience avisée, sûre de son heure et de ses trouvailles. Son sens du beau se marquait dans les moindres choses, toujours acquises du bon

faiseur et de la bonne époque. Meubles de style, toiles de maîtres, gravures des meilleurs burins, livres richement habillés d'authentiques reliures, tapisseries, porcelaines, bibelots, il savait tout choisir et grouper en parfait connaisseur.

Et ce n'était pas seulement en lui un instinct naturel esthétique, mais une science consommée dont on peut juger, dans un de ses plus originaux ouvrages, par la rigueur vraiment mathématique avec laquelle il a pu rapporter à la facture du maître lui-même, un portrait inachevé de Michel-Ange auquel il ne manquerait selon lui que la signature de Buonarroti.

Ce tableau appartenait à la collection de Chaix d'Est-Ange, dont il est temps de parler. Le grand orateur aimait à se délasser d'une vie entre toutes laborieuse, en rassemblant les objets d'art qui lui plaisaient, sans spécialisation ni parti pris, sans souci de mode ou d'école, pour le seul charme de son goût personnel et de ses yeux. Et il avait réuni ainsi toutes sortes de jolies pièces, mais surtout des tableaux,

pour former ce qu'on appelait jadis un *cabinet*, aussi varié qu'intelligemment composé. Pour lui, point de snobisme ni d'enchères retentissantes, ni de vaniteuse notoriété ; mais une indépendance d'amateur véritable sachant goûter le beau sans réclame, et acheter discrètement des choses à l'épreuve du temps.

Quand l'invasion de 1870 mit son trésor en péril, il le confia à l'hospitalité de la reine de Hollande, dont il avait été précédemment conseil, et qui saisit cette occasion de lui témoigner sa gratitude. Puis, après sa mort, la collection passa à son fils, et ensuite, par moitié, à ses petits-enfants : M. Gustave Chaix d'Est-Ange et madame la baronne J. du Teil.

La part échue à celle-ci se compléta de nombreuses toiles provenant de la famille du Teil ou acquises par son mari. Et, c'est, de cet admirable ensemble, connu seulement de quelques privilégiés, et dont J. du Teil avait révélé l'importance dans un superbe numéro des *Arts* (1907), que madame J. du Teil a voulu embellir à

jamais des lieux si chers à son époux, pour y garder sa mémoire dans un cadre digne de lui. Et certes, elle ne pouvait en trouver de mieux choisi, ni de plus approprié à ses goûts d'artiste et d'historien, que ce vieil hôtel, élevé en 1756 sur l'ancienne demeure du gouverneur Robert de Montmorency, où se jouent toutes les grâces du XVIII^e^ siècle, et dont les boiseries seules rendraient un palais jaloux.

Là-bas, sur l'autre rive de l'Aa, le *petit Saint-Momelin* n'oublie pas celui dont une population en deuil a pu dire, entre autres hommages, par la bouche émue de son successeur à la mairie, que « non seule-« ment elle continuait à vivre en lui, mais « encore qu'elle vivait par lui ». Elle se souvient pour toujours de son œuvre dans la commune, aux Watteringues, à la présidence de la Société d'agriculture de Bourbourg, à celle du Concours hippique de Dunkerque-Malo, partout où étaient en jeu les intérêts de la région. Elle sait,

comme l'a écrit M. Frédéric Masson, que la mort seule l'a empêché d'être appelé, « pour son intelligente initiative et sa « haute droiture, à mettre à l'épreuve, sur « un théâtre encore plus digne de ses « efforts, sa foi religieuse, son intelligence « politique et son ardeur sociale ».

Ici, on n'oubliera pas davantage l'historien du pays, membre d'une foule de Sociétés savantes, tant locales que de la France et de l'Étranger, non plus que l'officier de la grande guerre, soldat d'un cœur si haut et d'une trempe si ferme, qui « se dépensa « sans compter dans l'exécution des mis- « sions les plus délicates, jusqu'au moment « où, arrivé à la limite de ses forces, il a « été contraint à un repos momentané que « ses chefs ont été obligés de lui imposer [1] ». Encore son dévouement ne put-il se résoudre à la longueur du repos nécessaire, et il voulut servir, frappé à mort d'un mal inexorable, tant que ses forces épuisées purent obéir à une inflexible volonté.

1. Termes de la citation à l'ordre du 5e corps d'armée, du 11 octobre 1916.

Ce sont choses qui restent dans la mémoire. Et ainsi, de l'une et l'autre part, en Artois comme en Flandre, demeureront unis dans la reconnaissance publique les noms inséparables de Chaix d'Est-Ange et de du Teil.

PREMIÈRE PARTIE

ÉCOLE ALLEMANDE

HOLBEIN (d'après HANS), *dit* LE JEUNE

Né à Augsbourg en 1497 (?). Mort à Londres en 1543. Sa première œuvre connue date de 1514. Il travailla à Bâle où il obtint le droit de bourgeoisie, et puis à Londres où il devait mourir de la peste à 46 ans. Peintre d'histoire, de portraits et graveur des plus célèbres.

1. LA FEMME ET LES ENFANTS DE L'ARTISTE

Représentée jusqu'aux genoux, légèrement de trois quarts vers la droite, la jeune femme, l'air grave, tient le plus jeune enfant sur ses genoux et pose la main sur l'épaule de l'autre représenté en buste et de profil.

Bois. Haut. 42 cent. — Larg. 46 cent.

Bonne copie ancienne de cette œuvre du grand peintre de Bâle et qui figure au musée de cette ville. On sait que Hans Holbein venu d'Allemagne travailler à Bâle y avait vite obtenu un grand succès

et qu'il y avait épousé une veuve, mère d'un jeune garçon. Ce portrait peut être daté de 1528 (au retour d'un premier voyage qu'il fit en Angleterre) à 1532 (date de son second départ pour Londres). L'original est peint sur parchemin.

ÉCOLE ESPAGNOLE

RIBERA
(Attribué à JUSEPE DE), *dit* IL SPAGNOLETTO, ou L'ESPAGNOLET.

Né à Jativa le 12 janvier 1588, mort à Naples le 2 septembre 1652. Élève, à Valence, de Francesco Ribalta et, à Rome, du Caravage, il étudia les œuvres du Corrège à Parme. Il se fixa à Naples dont il fut au XVII^e^ siècle le peintre le plus célèbre. Membre de l'Académie de Saint-Luc en 1630.

2. LES PHILOSOPHES

L'un d'eux, de trois quarts à gauche, les cheveux et la barbe blancs, est drapé dans un manteau jaune et étend la main sur des feuillets où se distinguent des figures géométriques. Sur le dos d'un livre

fermé, posé près de lui, on lit ANASSAGORA. L'autre, de profil à droite, coiffé d'un bonnet rouge, vêtu d'un manteau vert, indique de l'index le passage d'un volume dont un feuillet porte l'inscription : LACIDE.

A droite, en bas, une signature : J. RIBERA.

TOILE. Haut. 1 m. 70. — Larg. 1 m. 20.

ÉCOLE DE SÉVILLE

(XVII[e] siècle)

3. SAINT JEAN-BAPTISTE

Les cheveux blonds, le visage presque de face, il est assis sur un tertre au pied d'un arbre. Il tient sa croix de la main gauche et caresse un mouton de l'autre main.

TOILE. Haut. 26 cent. — Larg. 20 cent.

Reproduit dans *Les Arts*, n° 67, juillet 1907, page 6 : « Parmi les toiles ayant appartenu au baron Alquier, figure encore un charmant petit *Saint Jean-Baptiste*, de Bartolome Esteban Murillo. »

Quel que soit le mérite de cette petite toile, il ne nous paraît pas possible de la considérer comme une œuvre originale du maître, qui a traité plusieurs fois d'ailleurs ce même sujet. C'est ainsi que la National Gallery de Londres, le musée du Prado, conservent des tableaux d'inspiration analogue, mais la composition qui se rapproche le plus de celle-ci est le *Saint Jean et l'Agneau* de la National Gallery de Dublin.

ÉCOLE FLAMANDE

BROUWER

(Attribué à Adriaen Brauwer, ou)

Né à Oudenarde en 1606, inhumé à Anvers le 1er février 1638. Il y était venu résider en 1631. Il vint à Amsterdam en 1626 et fut l'élève de Franz Hals à Haarlem vers 1628. Influencé par Rubens. — Peintre de genre.

4. LE FUMEUR

Un morceau de pain dans la main droite, il tient sa pipe de l'autre main. Coiffé d'un bonnet de feutre, le visage de

face et souriant, il est assis derrière une table supportant un flacon, un chiffon, une petite boîte et deux petits pains ronds. Il est vêtu d'une culotte brune, d'une veste rouge et porte des bas bleus.

A droite, sur la table, on relève un monogramme : *A. B.*

Bois. Haut. 28 cent. — Larg. 19 cent.

« Citons encore un très bon *Fumeur*, d'Adrien Brouwer, qui a passé dans une vente du 8 février 1847. » Baron J. du Teil, *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 12.

DAVID (École de Gérard)

Flandres, XV^e^ siècle.

5. LA SAINTE FAMILLE ET UN ANGE

La Vierge en manteau rouge et robe verte, les cheveux blonds et flottant sur les épaules, soutient d'une main l'Enfant sur ses genoux et de l'autre tourne une page d'un livre d'heures. Un Ange agenouillé à droite, en robe blanche et dalmatique de brocart d'or, présente des

cerises à Jésus qui en porte une à sa bouche. Saint Joseph, portant un manteau jaune, la tête couverte d'un bonnet gris, est assis à gauche. L'herbe à ses pieds est fleurie de pâquerettes et de pensées sauvages. Dans le fond, à gauche, un château dresse ses fortifications sur une éminence où paît un troupeau et, à droite, on aperçoit le port d'une ville avec des navires à voiles.

Bois. Haut. 73 cent. — Larg. 63 cent.

POURBUS (École de Frans)

6. PORTRAIT D'HOMME

Le visage au large front tourné de trois quarts vers la droite, la barbe grisonnante et bifurquant en une double pointe sur une fraise de lingerie, il est vêtu de noir.

A droite, un écusson surmonté d'un cimier et, dans toute la largeur, l'inscription : ANNO ÆT. 57. Au-dessus, en plus petit, le chiffre : *15*.

Bois. Haut. 24 cent. — Larg. 19 cent.

ÉCOLE DE BRUGES
(XV^e^ siècle)

7. LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS

Un fil de perles retenant sur le front ses cheveux épars sur les épaules, la Vierge, en robe bleue à manches rouges, présente une pomme à son divin fils, qui sourit. Il est assis sur un tapis rouge qui recouvre l'appui d'une fenêtre ornée de pilastres, par laquelle on aperçoit la perspective d'un paysage avec des maisons.

Bois. Haut. 51 cent. — Larg. 36 cent.

ÉCOLE FLAMANDE
(XV^e^ siècle)

8. L'ADORATION DES MAGES (triptyque)

Sur le panneau central, la Vierge en robe bleue liserée d'or, assise dans l'étable, tient l'Enfant Jésus sur ses genoux. Un roi mage est agenouillé en adoration aux pieds du Sauveur et porte un manteau rouge bordé de fourrure. A gauche, pen-

chés sur un mur, deux bergers contemplent la scène.

Le roi noir, son chapeau à la main, en habit rose doublé de vert, présente, sur le volet de gauche, un vase d'or richement travaillé.

Sur le volet de droite, le troisième roi porte un manteau vert garni d'hermine et offre également un vase précieux.

Bois. Haut. du *panneau central* 29 cent.
Larg. — — 21 cent.
Haut. des volets 29 cent. — Larg. 9. cent.

Acheté en 1858 à M. de La Motte-Fouquet, 1.200 frs. A été attribué successivement à Jean Van Eyck et à Hans Memling.

Cité et décrit dans *Les Arts*, année 1907, n° 67, p. 10.

Reproduit dans la même Revue, page 2.

ÉCOLE FLAMANDE

(XV^e^ siècle)

9. LA VIERGE, SAINT JEAN ET TROIS SAINTES FEMMES

La Vierge est au centre, drapée dans un manteau vert, la tête inclinée sur

l'épaule, les mains croisées sur sa poitrine. Près d'elle, saint Jean vêtu de rouge et, derrière, trois saintes femmes éplorées. L'une essuie des larmes, une autre lève les bras dans un geste d'affliction, la troisième, en robe verte galonnée d'or et ornée de pierreries, joint les mains en prière. Toutes ont la tête largement recouverte d'un voile blanc. Fond de paysage.

Bois. Haut. 28 cent. — Larg. 21 cent.

ÉCOLE FLAMANDE
(XVIII[e] siècle)

10. SCÈNE DANS UN PARC

Devant une balustrade fleurie, une jeune femme demi-nue, la partie inférieure du corps couverte d'une draperie rouge, est assise dans un parc plein de fleurs et de fruits. Elle écoute le discours d'une matrone en robe verte, la tête couverte d'un voile jaune, tandis qu'un Amour nu, le carquois en bandoulière et l'arc à la main, s'éloigne avec un geste discret.

A gauche, un édifice d'architecture, une fontaine surmontée d'une statue, deux paons, un ara sur un arbre et, au premier plan, un chien qui aboie à côté d'un singe mangeant une pastèque.

Bois. Haut. 1 m. 05. — Larg. 1 m. 31.

ÉCOLE FRANÇAISE

BLARENBERGHE
(Henri-Désiré Van)

Né à Lille en 1734 et mort à Versailles en 1812.
Fils de Jacques et frère de Louis-Nicolas Blarenberghe dont il fut vraisemblablement l'élève.

11. LE RETOUR DE LA CHASSE

Un chasseur est assis, à gauche, un fusil sur les genoux, et un piqueur, le cor en sautoir, s'entretient avec deux cavaliers. Un valet tient des chiens en laisse et un palefrenier, à droite, ramène un cerf sur le dos d'un cheval qu'il tient par la bride, à

côté du sien. Un village apparaît à gauche, dominé par un clocher. Au second plan, d'autres personnages et une auberge.

Signé à droite, en bas : VAN BLARENBERGHE *inv*t.

GOUACHE. Haut. 15 cent. — Larg. 20 cent.
Cadre en bois sculpté.

Citée dans *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 20, 2e col.

BOILLY
(LOUIS-LÉOPOLD)

Né à La Bassée le 5 juillet 1761 ; mort à Paris, 8 bis rue Saint-Benoît, le 4 janvier 1845. Peignit d'abord divers tableaux à Douai, puis à Arras, en 1779, de nombreux portraits ; arriva à Paris en 1784. Il commença à exposer en 1791, médaillé de 1re classe en 1804, reçut la Légion d'honneur en 1833. — Portraits ; scènes de genre. A été gravé par Tresca, Cazenave, Petit, Chaponnier, etc.

12. LE CONCERT IMPROVISÉ

Le sujet fut fourni à l'artiste par M. de Lapalun : « La musique n'a de charmes que pour les âmes sensibles. — Une jeune femme joue de la harpe ; elle a la tête un peu penchée, les yeux levés au ciel, et pa-

raît fort sensible aux accords qu'elle tire de son instrument. Une autre jeune femme, placée debout derrière, tient un papier de musique et chante ; un jeune homme debout, une main appuyée sur le dossier du fauteuil de celle qui joue de la harpe, l'écoute avec attention. De l'autre côté du tableau, une vieille s'est endormie et un enfant badine avec un petit chien. La scène se passe de nuit. »

Cité par le BARON J. DU TEIL, dans *Les Arts*, n° 67, page 30.

TOILE. Haut. 45 cent. — Larg. 53 cent.

Le croquis initial de cette peinture fait partie de la collection du comte de Guilhiermier, arrière-petit-neveu de M. de Lapalun. Il est reproduit dans *Les Arts*, même n° que ci-dessus, page 32.

« ... Il souleva des critiques de la part du marquis de Tulle chargé de le transmettre : « La scène se passe dans une rotonde, à la clarté des flambeaux ; le jeune homme sera vêtu d'un habit blanc d'officier, avec des épaulettes de colonel ; nous tâcherons d'engager le peintre à faire renverser la vieille sur son fauteuil pour lui donner l'attitude du sommeil et non de l'attention. » M. J. du Teil ajoute : « Boilly pensa sans doute que la position proposée pour la matrone

serait disgracieuse et, retournant le groupe qu'elle formait avec l'enfant au chien, il la représenta, non plus somnolente, mais complètement endormie ; puis afin d'isoler en un duo la harpiste et l'officier, il éloigna la chanteuse lui donnant pour partenaire, à droite, un abbé de cour et, à gauche, une fillette dont on aperçoit la riante physionomie à travers les cordes de l'instrument. Ces étapes successives font bien sentir tout le soin que le consciencieux artiste apportait dans l'interprétation des sujets qui lui étaient proposés. »

Reproduit dans la même Revue, page 33.

Cité et décrit dans Henry Harisse, *Louis Boilly Peintre, Dessinateur et Lithographe*, Paris, 1898, page 95, n° 139.

Au revers du tableau, on relève la mention, difficilement lisible : « Inventé par M. [de Calvet La Palun]. C'est à l'âge de la sensibilité qu'on sent toute la force de l'harmonie. La vieille dort, l'enfant badine. Peint par Louis Boilly en 1790. »

BOILLY
(Louis-Léopold)

13. CE QUI ALLUME L'AMOUR L'ÉTEINT

Dans un intérieur Louis XVI, cinq personnages sont réunis. Un jeune homme,

vêtu d'un habit gris bleu changeant à longues basques, gilet blanc à rayures bleues et culotte violette, est debout près d'une jeune femme en jupe de satin blanc, une pointe de gaze sur la poitrine, une ceinture bleu sombre autour de la taille. Elle porte un chapeau garni d'un ruban rose et tient la main du jeune homme auquel elle désigne une statue de l'Amour de Falconet posée sur un socle portant la mention : « Ce qui m'allume m'éteint. » Une vieille dame est assise à côté d'eux et une fillette debout devant elle, des bésicles sur le nez, regarde sa poupée que sa sœur, plus petite, le tambour en bandoulière lui réclame en levant les bras.

Toile. Haut. 44 cent. — Larg. 53 cent.

Au revers du tableau, on relève la mention : « Ce qui allume l'Amour l'éteint ou le... philosophe *(sic)*. Inventé par M. de [Calvet La Palun], peint par Boilly, 1790. »

Cité et décrit dans Henry Harisse, *Louis Boilly, Peintre, Dessinateur et Lithographe,* Paris, 1898, page 93.

Reproduit en hors texte, page 92 du même ouvrage. Reproduit également dans *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 26.

13. — L.-L. Boilly. Ce qui allume l'Amour l'éteint.

« M. Calvet de Lapalun, bien que fixé dans le Midi, fut, au début de la carrière de Boilly, son mentor en même temps que son mécène... Il s'était établi entre le collectionneur comtadin et le peintre parisien un commerce épistolaire et linéaire dont ce dernier bénéficia largement. Lapalun suggérait à Boilly des sujets dont les croquis, parfois remaniés avant l'exécution du tableau, lui étaient communiqués : c'est ainsi que sont nées les meilleures œuvres de genre de notre artiste. » Baron J. du Teil, article cité, page 22.

Antoine-Joseph-François-Xavier de Lapalun (5 août 1736-novembre 1820) appartenait à la même famille que Esprit-Claude-François Calvet, le célèbre fondateur du musée d'Avignon.

BOILLY
(Louis-Léopold)

14. LE VIEILLARD JALOUX

Portant un tricorne sombre, en perruque bouclée, un vieillard vêtu de rouge écrase du talon une miniature et montre le poing à une jeune femme coiffée d'un chapeau à plume, en robe gris-violet, au corsage largement décolleté, une fourrure autour d'un cou et un bouquet de roses à la poitrine,

qui est debout, le bras tendu; une vieille, vêtue de gris, cherche à la calmer, tandis qu'une fillette effrayée se blottit contre elle. Elle est près d'une table servie à côté d'un paravent derrière lequel se dissimule un jeune homme en riant. Au premier plan, un fauteuil jaune renversé et un petit chien qui aboie.

Toile. Haut. 44 cent. — Larg. 53 cent.

« Le tableau gravé par Petit n'est qu'une variante de celui-ci. » Henry Harisse, *Louis Boilly, Peintre, Dessinateur et Lithographe,* Paris, 1898, page 135, n° 553.

Reproduit en hors texte, avec la mention « appartient à M^me^ Chaix d'Est-Ange », dans le même ouvrage.

La composition gravée par Petit sous le titre : *Ah! Ah! qu'il est sot,* a pour pendant *Poussez ferme!*

M. H. Harisse signale une peinture sensiblement similaire (toile : h. 37 cent., l. 46 cent.) qui figura dans une vente du 18 avril 1898 et est entrée dans la collection de M. Paul Sohège.

Acquis par M. de Lapalun en 1791 (330 francs).

« Le sujet de *l'Amant jaloux,* tel que l'avait proposé Lapalun, a été profondément modifié par Boilly; l'amateur eût voulu que les soupçons parussent injustifiés : une soubrette aurait fait sortir d'un cabinet, au lieu d'un rival, une amie pour interrompre l'algarade faite par le galant à sa maîtresse. Le peintre

14. — L.-L. Boilly. Le Vieillard jaloux.

trouva plus plaisant de représenter un vieillard surprenant son amante au cours d'une collation offerte à un jeune homme qui s'est dissimulé derrière un paravent, la mère complaisante et une fillette déjà rouée intervenant pour sauver l'infidèle, que sa beauté rend aussi intéressante que l'âge de son protecteur le fait paraître ridicule. »

Baron J. du Teil, *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 32. Reproduit, page 27.

BOILLY
(Louis-Léopold)

15. LA VISITE REÇUE

Une jeune femme, à droite, vêtue d'un corsage bleu à manches roses et d'une jupe de satin blanc, une pointe de gaze sur la gorge, ouvre la porte à un petit commissionnaire, qui lui remet une lettre. A gauche, une table servie, au delà de laquelle est assis un jeune officier qui s'interrompt de jouer du clavecin pour regarder. Une guitare est posée contre un fauteuil rouge au premier plan.

Toile. Haut. 44 cent. — Larg. 53 cent.

Au revers, on relève la mention : « La visite reçüe. Inventé par M. [de Calvet La Palun], peint par Boilly, 1789. »

Cité et décrit dans HENRY HARISSE, *Louis Boilly*, etc., page 136, n° 564.

Reproduit dans *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 30.

BOILLY
(LOUIS-LÉOPOLD)

16. PORTRAIT D'HOMME

En perruque poudrée, son habit bleu entr'ouvert sur un gilet blanc, le visage tourné de trois quarts vers la droite, il est peint en buste.

TOILE. Haut. 21 cent. — Larg. 16 cent.

BOILLY
(LOUIS-LÉOPOLD)

17. PORTRAIT DE FEMME

En cheveux gris, le visage tourné de trois quarts vers la droite, elle est coiffée d'un chapeau garni de rubans noirs noués

15. — L.-L. Boilly. La Visite reçue.

sous le menton. Une collerette de lingerie agrémente sa robe brune galonnée de noir. Elle est représentée à mi-corps.

Toile. Haut. 21 cent. — Larg. 16 cent.

BOILLY
(Louis-Léopold)

18. PORTRAIT D'HOMME

En buste, le teint coloré, les cheveux noirs, une cravate de lingerie autour du cou, le visage de trois quarts à droite, il est vêtu d'une redingote bleu sombre à boutons de métal et porte le ruban de la Légion d'honneur.

Toile. Haut. 22 cent. — Larg. 16 cent.

BOILLY
(Louis-Léopold)

19. PORTRAIT DE JEUNE FEMME

Les cheveux châtains retombant en mèches sur le front et bouclant sur les

joues, le visage tourné de trois quarts vers la droite, elle est vue à mi-corps et porte une robe blanche.

Toile. Haut. 22 cent. — Larg. 16 cent.

DUPLESSIS
(Atelier de Joseph Sifrède)

Né à Carpentras le 22 septembre 1725, mort à Versailles le 1er avril 1802. Élève de son père, du frère Imbert et de Subleyras. Académicien en 1774. Directeur des galeries de Versailles en 1780. Spécialiste de portraits.

20. LOUIS XVI

En perruque poudrée, la main droite engagée sous l'habit de soie lilas broché de fleurs, il est représenté à mi-corps et porte le collier de la *Toison d'or* et le large ruban bleu du *Saint-Esprit*.

Toile de forme ovale. Haut. 81 cent. — Larg. 65 cent.

« Les portraits peints de Louis XVI sont assez nombreux. Outre son image de Dauphin par L. M. Vanloo, qui le montre encore chétif et souffreteux, Versailles possède des exemplaires du portrait en buste de Duplessis, que celui-ci a répété au moins

une cinquantaine de fois, et le Grand Trianon expose un portrait en pied par le même artiste, attribué à tort à Gallet, qui date de 1777 et qui, représentant le costume du Sacre, était destiné à jouer pour Louis XVI le rôle des portraits de Rigaud et de L. M. Vanloo pour Louis XIV et Louis XV. Une autre toile du même genre fut commandée à Gallet à la fin du règne et exposée au Salon de 1789... » *Le Musée National de Versailles*, par P. de Nolhac et A. Pératé. Paris, 1896, page 234.

Sur les portraits de Louis XVI par Duplessis, voir J. Belleudy, *J. S. Duplessis* 1913, nos 91-103.

GELLÉE
(École de Claude),
dit Claude Lorrain

Peintre et graveur né en 1600, près de Toul, mort à Rome en 1682. Le maître le plus célèbre du paysage français au XVIIe siècle avec Poussin. A 27 ans, il vint à Rome qu'il ne quitta plus ; il y fut comblé d'honneurs et de richesses.

21. FUITE EN ÉGYPTE

Dans un paysage, au soleil couchant, la Vierge est assise sur l'âne, l'Enfant Jésus sur les genoux ; deux anges les escortent ;

saint Joseph suit derrière. A droite, au delà d'un pont, fond de ruines antiques et de fabriques ; à gauche, des arbres.

22. PAYSAGE

Près d'un bouquet d'arbres, au soleil couchant, un berger s'engage sur un pont avec son troupeau et le conduit vers des monuments antiques. A gauche, une ville, un port et la mer où disparaît le soleil. A droite, au premier plan, un chasseur, en rouge, au bord d'une rivière, vise un gibier d'eau.

Pendant du précédent.

Toile. Haut. 35 cent. — Larg. 48 cent.

GIRODET DE ROUCY-TRIOSON (Anne-Louis)

Né à Montargis le 5 janvier 1767, mort à Paris le 9 décembre 1824. Élève de David. Grand prix de peinture en 1789. Membre de l'Institut en 1815. Exposa aux Salons de 1793 à 1824. Histoire, portraits ; peintre, lithographe et écrivain.

23. PORTRAIT DE M. BOURGEON

La chevelure poudrée, le visage tourné de trois quarts vers la droite, il est assis dans un fauteuil Empire et vu à mi-jambes. Il porte un habit bleu et une culotte jaune. Il tient de la main droite le *De Amicitia* de Cicéron et semble méditer sur la lecture qu'il vient d'interrompre. Le volume est relié en veau et à tranches rouges.

Signé à gauche, en bas, du monogramme et daté : 1800.

Exposé par l'artiste, sous le n° 167 et la désignation : *Portrait du citoyen B...* au Salon de 1800. Cf. *Collection des Livrets des anciennes expositions de 1673 jusqu'en 1800*, Salon de 1800, XLII, page 35. Cité dans le *Dictionnaire général des Artistes de l'École française*, par E. Bellier de la Chavignerie, page 661, édit. Renouard, Paris, 1882.

Reproduit dans *Les Arts*, n° 67, année 1907, page 23.

Selon le baron J. du Teil, ce tableau aurait été acquis pour la somme de 1.550 francs, à une vente du 3 mars 1873, et représente Jean-Baptiste-François Bourgeon, né le 12 mai 1757, et maire de Boissy-le-Sec, près la Ferté-Vidame.

Un portrait sensiblement similaire et daté 1806 a figuré, sous le n° 390, à l'Exposition centennale de l'art français en 1889 (toile, h. 92 cent., l. 72 cent.) et fut vendu 1.400 frs lors de la dispersion de la collection Rothan, en 1890, n° 152 du catalogue.

GREUZE
(Jean-Baptiste)

Né à Tournus le 21 août 1725, mort à Paris, au Louvre, le 21 mars 1806 ; élève de Grandon ou Gromdon de Lyon, agréé à l'Académie le 28 juin 1755 et reçu académicien le 23 août 1769. Exposa aux Salons de 1755 à 1785. S'étant brouillé avec l'Académie il ne reparut aux Salons qu'après la Révolution, jusqu'en 1804. — Genre, portraits. Son œuvre qui connut un succès immense fut gravé par tous les graveurs de son temps.

24. PORTRAIT DE CHARLES MAURICE DE TALLEYRAND

Toile. Haut. 1 m. 45. — Larg. 1 m. 12.

Il est assis, dans un intérieur, sur un fauteuil tendu de soie verte, le bras droit replié sur le dossier de son siège, la main gauche, posée sur le socle d'une statue à l'antique, représentant un homme nu, debout. Les cheveux bouclés retombant

24. — J.-B. Greuze. Charles-Maurice de Talleyrand.

sur le col de son habit brun, le visage tourné de trois quarts vers la droite, il porte une chemise blanche, un gilet blanc croisé à larges revers, une culotte de peau jaune et des bottes molles. Près de son fauteuil, à gauche, sur un guéridon à pieds sculptés, sont un rouleau de papiers et des livres dont l'un est ouvert.

Toile. Haut. 92 cent. — Larg. 72 cent.

A figuré dans une exposition de tableaux de l'École française ancienne, en 1860, puis à la deuxième exposition des portraits du siècle en 1885, sous le n° 122.

Reproduit en héliogravure dans les *Mémoires de Barras*, publiés par Georges Duruy, tome III, page 180.

Reproduit dans *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 19.

Religieusement conservé, avec une ébauche représentant Bonaparte, par la fille du peintre, Caroline Greuze, dans la chambre qu'elle occupait à l'hôtel de Valory, rue Taranne, ce portrait fut compris dans sa vente après décès en 1843 ; on le vit passer l'année suivante dans une vente ; il entra alors, pour 1.360 francs dans le cabinet de M. Meffre aîné, dispersé les 25 et 26 février 1845 ; ce fut en 1849 que M. Chaix d'Est-Ange l'acheta 4.000 fr. — Baron J. du Teil, article cité, pages 19-20.

M. Jean Martin dans son *Catalogue raisonné de l'œuvre peint et dessiné de Jean-Baptiste Greuze* (édit. G. Rapilly, Paris, 1908) mentionne ce tableau, page 77, n° 1251, et le considère, comme un portrait erroné de Ch. Maurice de Talleyrand : « Talleyrand étant mort en 1754, écrit-il, ce n'est donc pas lui qui est reproduit. » Il y a là une confusion évidente de dates, Talleyrand est né et non pas décédé en 1754. Il convient en outre de signaler que le tableau que J. Martin signale comme étant la propriété de M. Chaix d'Est-Ange diffère de dimensions avec le présent portrait : H. 1 m. 25 ; l. 1 m. 05.

Charles-Maurice, duc de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, évêque et homme politique français, né à Paris le 2 février 1754, mort dans la même ville le 17 mai 1838, descendait par sa mère, Éléonore de Damas d'Antigny, de la célèbre princesse des Ursins. Il fit ses études religieuses à Saint-Sulpice et en Sorbonne ; le bailliage d'Autun le nomma député de son ordre aux États Généraux de 1789, et en février 1790 il fut élu président de l'Assemblée Constituante. Proscrit sous la Législative, il obtint que le décret le concernant fût rapporté par la Convention. Sous le Directoire, il s'attacha à la fortune de Bonaparte et après le retour d'Égypte contribua avec Sieyès au succès du coup d'État du 18 brumaire. Il négocia les traités de Lunéville, d'Amiens, de Presbourg, de Tilsitt. Il fut créé, en 1807, vice-grand Électeur. Après la campagne de

Russie, Napoléon l'exila dans sa terre de Valençay. Louis XVIII le nomma ministre des Affaires étrangères et pair de France.

— Cf. A. Sallé, *Vie politique de Charles Maurice prince de Talleyrand*, Paris, 1834, in-4°; Louis Bastide, *Vie religieuse et politique de Talleyrand-Périgord*, Paris, 1838, in-8°; G. Touchard-Lafosse, *Histoire politique et vie intime de Ch. M. de Talleyrand, prince de Bénévent*, Paris, 1848, in-18 ; Sainte-Beuve, *M. de Talleyrand*, Paris, 1870, in-18; Duc de Broglie, *Mémoires de Talleyrand*, Paris, 1891-92, 5 vol. in-8° ; A. Sorel, *Essais d'histoire et de critique; Talleyrand*, Paris, 1883, in-18; P. Deschanel, *Orateurs et hommes d'État, Talleyrand...* Paris, 1888, in-18, etc.

LÉPICIÉ
(Nicolas-Bernard)

Fils de Bernard Lépicié, graveur et écrivain (1700-1750). Né à Paris le 16 juin 1735, mort à Paris le 14 septembre 1784. Académicien le 1er juillet 1769 ; professeur en 1770. — Histoire, portraits, genre, animaux.

25. LE LEVER DE FANCHON

Les cheveux blonds serrés par un ruban, mais défaits par la nuit, la gorge à demi découverte dans le désordre du matin,

elle est assise sur son lit dont elle a rejeté les couvertures. Elle met un bas. Son autre pied nu repose à terre près d'une paire de pantoufles rouges ; un chat se frôle contre sa jambe. Sur une chaise, à droite, traîne une robe blanche rayée rose et jaune ; à la tête du lit d'autres vêtements sont accrochés. A gauche, un escabeau supporte un baquet sur lequel est posé un bougeoir ; à côté d'un balai, on aperçoit une cuvette et un pot de grès.

Signé et daté à droite, en bas : LÉPICIÉ 1773.

TOILE. Haut. 72 cent. — Larg. 92 cent.

Reproduit dans *Les Arts*, n° 67, année 1907, page 21 : « Vient ensuite une délicieuse composition de Lépicié signée et datée 1773, *le lever de Fanchon*. Quand elle parut en 1860, à une exposition de l'École française, elle n'eut pas l'heur de plaire à M. W. Bürger qui, dans des articles publiés dans la *Gazette des Beaux-Arts* (année 1860, tome VIII, page 230), tout en reconnaissant en elle un chef-d'œuvre du maître, la qualifia : de peinture claire et naïve, mais sèche et mince... » Baron J. du Teil (même revue, page 20).

Ce tableau nous apparaît aujourd'hui comme une

25. — N.-B. Lépicié. Le lever de Fanchon.

des pages les plus éminentes de l'artiste et un chef-d'œuvre de l'École française du XVIII[e] siècle.

Ph. Gaston-Dreyfus, *Catal. raisonné de l'œuvre de N.-B. Lépicié,* dans *Bull. de la Soc. de l'hist. de l'art français,* 1922, 1[er] fasc., p. 201, n° 169. Cf. *Revue de l'Art, La vie et les œuvres de Nicolas-B. Lépicié, par F. Ingersoll-Smouse,* année 1923 et suivantes.

MIGNARD
(Attribué a Nicolas)

Frère aîné de Pierre Mignard, le rival de Lebrun. Né à Troyes (Aube) le 20 mars 1608, mort à Paris le 20 mars 1668. Académicien en 1663 ; professeur en 1664. Peintre de portraits, moins célèbre que son frère ; a laissé quelques très habiles gravures.

26. PORTRAIT D'UN PRINCE EN ARMURE

De trois quarts à droite, une collerette de dentelle retombant sur son armure, une écharpe blanche nouée autour du bras droit, il est vu à mi-jambes et tient le bâton du commandement de la main droite, la gauche s'appuyant sur un cimier.

Cuivre. Haut. 22 cent. — Larg. 17 cent.

Cité et reproduit dans *Les Arts,* année 1907, n° 67, page 16, avec la mention : *Portrait de Louis de Bourbon, duc d'Enghien.*

PRUD'HON
(Pierre-Paul)

Né à Cluny (Saône-et-Loire) le 4 avril 1758, mort à Paris le 16 février 1823. Élève de F. Devoges. Membre de l'Institut le 21 septembre 1816. Peintre d'histoire, de portraits, etc. Ses œuvres ont été gravées par Copia, Roger, Hocquart, A. Gelée, etc..

27. LA JUSTICE ET LA VENGEANCE DIVINE POURSUIVANT LE CRIME

Dans un site sauvage, qu'éclaire la lune, le meurtrier, vêtu d'une tunique jaune et d'un manteau noir, un poignard à la main, s'éloigne vers la gauche en tournant la tête. La victime, nue, gît au premier plan, les bras en croix. Dans les airs planent, les ailes ouvertes, la Vengeance, en robe verte, portant dans la main gauche une torche enflammée et avançant l'autre main pour saisir le coupable, et la Justice, en robe rouge, au visage grave, qui tient la balance de la Loi et le glaive vengeur.

Toile. Haut. 1 m. 62. — Larg. 1 m. 92.

Collection du comte de Sommariva. Vente à Paris, février 1839, n° 5 du catalogue.

Cette composition a été gravée par Roger, Gelée, Normand, et lithographiée par Moitte et Martin Lavigne.

Reproduit dans *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 24.

Esquisse du grand tableau (h. 2 m. 43, l. 2 m. 92) conservé au Musée du Louvre, qui possède également un dessin du maître (crayon noir rehaussé de blanc) de *la Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime*.

« Couvert des voiles de la nuit, dans un lieu écarté et sauvage, le Crime cupide égorge sa victime, s'empare de son or et regarde encore si un reste de vie ne servirait pas à déceler son forfait. Il ne voit pas que Némésis, cette agente terrible de la Justice, le poursuit, va l'atteindre et le livrer à son inflexible compagne. Tel est le tableau que je me charge de finir dans l'espace de dix mois. » Lettre de Prud'hon au Préfet de la Seine, 5 thermidor, an XIII.

« ... Nous ne savons rien de plus beau et de plus grand style, dans aucune école, que ces deux déesses qui glissent d'un élan si fier et si tranquille à travers l'air bleu de la nuit, rien de plus dramatiquement sinistre que la silhouette de l'assassin et de plus touchant que la victime. » Th. Gautier.

« Le tableau (conservé au Louvre) commandé par M. Frochot pour la salle de la Cour criminelle du Palais de Justice, fut exposé aux Salons de 1808 et de 1814. Il figure sous le n° 21 dans les prix décen-

naux de 1810. Placé dans la salle des Assises, il y resta jusqu'en 1815, année dans laquelle il fut remplacé par un Christ. Redemandé par l'artiste, qui y attachait beaucoup de prix et tenait à l'avoir en garde, ce tableau fut conservé quelque temps chez lui, puis passa dans la Galerie du Luxembourg, où il demeura jusqu'en 1823. En 1826, la Ville le céda en échange de quatre tableaux de MM. Vinchon, Tardieu, Delassus et Justin Ouvrié...

Une *répétition* un peu réduite de ce tableau vendue après le décès de Prud'hon 900 francs, puis à la vente de Sommariva 1.100 frs, a passé de la collection de M. Thévenin dans celle de M. Chaix d'Est-Ange. Cette répétition non terminée, — et où il y a des parties encore non couvertes de peinture, comme le pied de la Justice — a été préparée par M^lle^ Mayer pour les figures, par M. Carrier pour le paysage et reprise entièrement par Prud'hon. » E. de Goncourt, *Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé de P.-P. Prud'hon,* page 165, Paris, 1876, Rapilly.

Cité par Ch. Blanc, *Histoire des Peintres de toutes les Écoles*, page 23, École française, tome III : ... « Réduction non terminée, mais où l'on retrouve une mâle énergie. »

Catalogué par Jean Guiffrey, *L'œuvre de P.-P. Prud'hon*. Paris, A. Colin, édit., 1924, in-8°, p. 132, n° 363, avec cette note : « Colorations claires ; excellente conservation. »

PRUD'HON
(Genre de Pierre-Paul)

28. PORTRAIT DE JEUNE FEMME

Coiffée d'un chapeau de paille jaune garni d'une coque de ruban et d'une plume blanche, les cheveux blonds, le visage de face, elle est représentée à mi-corps. Les bras croisés sur un socle de pierre, elle est vêtue d'une robe blanche à dessins. A droite, un arbre ; à gauche, fond de ciel.

On lit, à droite, en bas une signature : P. P. Prud'hon.

Toile. Haut. 72. — Larg. 60 cent.

Après avoir fait partie du cabinet de M. A. Dugléré vendu le 31 mai 1853, elle fut adjugée 1.450 francs, le 6 mai 1864, à la dispersion de la collection du docteur A... dans laquelle elle était cataloguée comme *le Portrait de M^lle^ Mayer.*

VINCENT
(Attribué à François-André)

Né à Paris le 30 décembre 1746, y est mort le 3 août 1816. Élève de son père, François Élie Vincent. Grand Prix

de Rome en 1768. Académicien en 1782. Professeur en 1792. Membre de l'Institut à la création de ce corps et de l'Académie des Beaux-Arts, après 1815. Peintre d'histoire, de genre, de portraits.

29. PORTRAIT DE FEMME

En coiffure poudrée, le visage de trois quarts vers la gauche, un mantelet noir bordé d'une ruche de dentelle sur les épaules, elle tient une lettre de la main droite.

Toile. Haut. 60 cent. — Larg. 50 cent.

ÉCOLE FRANÇAISE
(XVI[e] siècle)

30. PORTRAIT D'HOMME

Les cheveux bruns, la barbe en pointe, le visage de trois quarts à droite, il est représenté à mi-corps. Il porte un pourpoint blanc brodé de fleurettes, aux manches à déchiquetades, la poitrine barrée d'un large ruban noir. Une épée pend à sa ceinture dorée.

A gauche, l'inscription : AETA. SUAE 40 ANNO...

Bois. Haut. 25 cent. — Larg. 19 cent.

ÉCOLE FRANÇAISE
(XVIII[e] siècle)

31. PORTRAIT DE JEUNE HOMME

Les yeux bruns, la bouche entr'ouverte, coiffé d'un madras blanc rayé de rouge, vêtu de rouge, il porte un livre sous le bras, et le soutient de la main droite.

Toile. Haut. 65 cent. — Larg. 53 cent.

ÉCOLE FRANÇAISE
(XVIII[e] siècle)

32. FLEURS

Sur un socle, dans un vase, un bouquet de fleurs, roses, tulipe, dalhia, liseron,

coquelicot, etc., sur lesquelles s'est posé un petit papillon.

Bois. Haut. 28 cent. — Larg. 22 cent.

ÉCOLE FRANÇAISE
(XVIII^e siècle)

33. LA LAPIDATION DE SAINT ÉTIENNE

Le saint, étendu à terre, vêtu de blanc et étendant les bras, est lapidé par trois soldats que commande un chef à cheval. A gauche, un homme debout, vêtu d'une tunique bleue ; à droite, un groupe d'autres personnages dont l'un est habillé de rouge. Au ciel, deux anges tendent la palme et la couronne au martyr.

Toile. Haut. 38 cent. — Larg. 54 cent.

Ce tableau est le pendant du suivant.

34. SCÈNE DE LA BIBLE ÉLIÉZER ET RÉBECCA (?)

Dans la campagne, auprès d'un puits, une femme vêtue de bleu, un seau à la

main. Au centre, deux hommes, l'un portant une draperie jaune à la ceinture, se battent; un troisième, drapé de rouge, est tombé à terre. A gauche, un groupe de quatre femmes aux draperies bleues, rouges, jaunes. A droite, un troupeau, des bœufs, des chameaux. Fond de paysage.

Toile. Haut. 38 cent. — Larg. 54 cent.

Ce tableau est le pendant du précédent.

ÉCOLE HOLLANDAISE

BEGA
(Cornelis Pietersz)

Né à Haarlem en novembre 1620 et mort dans la même ville le 27 août 1664. Élève d'Adriaen Van Ostade. Il a surtout travaillé dans sa ville natale. Il fit un voyage en Allemagne en 1653. — Peintre de genre et d'intérieurs.

35. CABARET HOLLANDAIS

Dans une salle d'estaminet, un homme, à gauche, coiffé d'un feutre brun et assis sur un escabeau, tient à deux mains un pot de grès. Il le penche vers lui pour en

scruter le fond. Un autre buveur, une toque rouge sur la tête, vêtu d'un gilet bleu et d'une culotte marron, l'avoisine, une pipe dans la main droite. Sa veste pend au dossier de la chaise où il est assis. Il discourt avec une servante debout, au centre, serrant un broc sur sa poitrine. Trois autres personnages sont groupés au second plan, à gauche.

Signé à gauche, en bas, sur une pantoufle posée près d'un tonneau : C. BEGA.

BOIS. Haut. 41 cent. — Larg. 35 cent.

Cité dans *Les Arts*, n° 67, année 1907, page 12 : « *Une scène* importante de Cornélis Béga, qui a fait partie du cabinet Stephen Watt, à Dublin. »

KEYSER
(THOMAS DE)

Né à Amsterdam en 1596 ou 1597, mort le 7 juin 1667 dans la même ville. Il était le fils de l'architecte et sculpteur Hendrick de Keyser. Élève de Cornélis de Voort. — Peintre de portraits.

36. PORTRAIT D'HENDRICK VERBURG

Tête nue, la moustache blonde, les cheveux courts, il est représenté à mi-jambes.

Il porte un pourpoint noir, une collerette de lingerie, tient son chapeau de la main gauche et de la droite des gants à crispins brodés et dorés.

Signé à gauche, en haut, du monogramme *T. D. K.* et daté : AN° 1628, ÆTATIS SUÆ 31.

Bois. Haut. 1 m. 25. — Larg. 89 cent.

Ce portrait et celui d'Élisabeth van der Aa « proviennent de la vente du cabinet de M. T. Schwelling, d'Aix-la-Chapelle, qui eut lieu à Bruxelles en 1850 ». BARON J. DU TEIL, *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 12.

Acheté à M. Crosnier.

Cf. le n° suivant.

KEYSER
(THOMAS DE)

37. PORTRAIT D'ÉLISABETH VAN DER AA

Coiffée d'un bonnet finement plissé et garni de dentelle, le visage tourné de trois quarts vers la gauche, elle est vue à mi-jambes. Une large collerette tuyautée

retombe sur sa robe de velours noir agrémentée d'un riche empiècement brodé d'or. Une chaîne d'or orne sa ceinture et deux bracelets parent ses poignets. De la main droite, elle tient un éventail.

Signé à gauche, en haut du monogramme et daté : 1626. ÆTATIS SUÆ 20.

Bois. Haut. 1 m. 23. — Larg. 89 cent.

Même provenance que le n° précédent.

Reproduit dans *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 9.

REMBRANDT

(Copie ou imitation d'après Rembrant Harmensz van Rijn, *dit*)

Le plus illustre peintre et graveur de l'École hollandaise naquit à Leyde le 15 juillet 1606 et mourut à Amsterdam le 8 octobre 1669.

38. PORTRAIT PRÉSUMÉ DU PÈRE DE REMBRANDT

Coiffé d'un bonnet noir, le visage de trois quarts vers la droite, la barbe et les cheveux blancs, il est peint en buste. Vêtu

37. — Thomas de Keyser. Portrait d'Élisabeth van der Aa.

d'un costume sombre à collet de fourrure, une chaîne d'or entoure ses épaules ; un médaillon y est suspendu.

Toile. Haut. 53 cent. — Larg. 42.

« Une intéressante *Tête d'homme*, attribuée à Rembrandt, acquise de M. de la Motte-Fouquet en 1865. » Baron J. du Teil, *Les Arts, la Collection Chaix d'Est-Ange*, année 1907, page 12.

Rembrandt a peint son père plusieurs fois ; c'est ainsi que les Musées de l'Ermitage à Pétrograd, de Boston, de Copenhague conservent des portraits dits du père de l'artiste. Ils ont été exécutés entre 1629 et 1631. Celui-ci semble être une copie d'un original inconnu ou perdu, ou peut-être une interprétation par un maître français du XVIII[e] siècle d'une œuvre encore indéterminée.

SLINGELANDT
(D'après Pieter Cornelisz van)

Né à Leyde le 20 octobre 1640, décédé dans la même ville le 7 novembre 1691. Élève de Gérard Dou dont il imita la manière. Peintre de portraits, de genre et sujets mythologiques.

39. LA FAMILLE MEERMAN

Dans une salle éclairée, à gauche, par une haute fenêtre, Lina Van Nes est

assise, au centre, en robe de satin lamé et casaquin rouge bordé d'hermine. Son fils s'avance, à droite, s'appuyant sur une canne, la tête découverte, très élégamment vêtu. Une tapisserie est relevée à grands plis derrière lui. Une fillette est debout, près de sa mère, et lui présente un nid. Près de la fenêtre, Jean Meerman drapé dans une robe de chambre, la main sur un livre posé lui-même sur une table couverte d'un tapis rouge, reçoit une lettre que lui tend un négrillon. Au plafond, une cage ; sur un perchoir, un ara et aux pieds de la jeune femme, un chien endormi.

On relève une signature à gauche, sous la fenêtre : P. SLINGELANDT et la date *1669*.

BOIS. HAUT. 45 cent. — Larg. 38 cent.

Composition gravée par Filhol.

« Ce Slingeland, daté de 1669, et provenant de Dordrecht, a été acheté en 1853 à M. Crosnier, après avoir passé dans une vente, le 28 janvier 1847. » Baron JOSEPH DU TEIL, *Les Arts*, année 1907, n° 67, page 15.

Reproduit dans la même Revue, page 15.

Le Musée du Louvre conserve un tableau similaire et original du maître, de dimensions légèrement différentes (h. 52 cent., l. 44 cent.), n° 2568, p. 153 du catalogue L. Demonts, éd. 1922, qui fut acquis en Hollande en 1783.

La très bonne copie de la collection du Teil offre une variante dans la disposition et la matière de la tenture qui décore la pièce où les personnages sont représentés. Cette tenture, — de velours, dans la peinture du Louvre, et placée près de la fenêtre, — est reportée ici sur la droite.

Acquise à Dordrecht, cette copie est vraisemblablement celle qui est signalée par M. C. Hofstede de Groot comme provenant de la collection J. A. van Dam, de Dordrecht (dispersée le 1er juin 1829, n° 118 du catalogue) et achetée 1.350 florins. Cf. *A Catalogue raisonné of the works of the most eminent Dutch painters of the seventeenth century*, Londres 1913, page 458.

M. Hofstede de Groot donne également les dates de naissance et de décès suivantes : Johannes Meerman, 1624, 1675 ; Lina Van Nes, 1624-1681.

Le Dr A. von Wurzbach signale le présent tableau dans son *Niederländisches Künstler-Lexikon*, Leipzig, 1910, page 625, « Koll. Chaix d'Est-Ange, Familienzene. Kopie der Familie Meerman in Louvre ».

STEEN (Jan)

Né à Leyde vers 1626, inhumé dans la même ville le 3 février 1679. Élève de N. Knupfer et de son beau-père Jan Van Goyen. Travailla à La Haye de 1649 à 1654 et à Haarlem de 1661 à 1669. — Célèbre peintre de genre et d'intérieurs.

40. RIBAUDE.

En corsage rouge ajusté à la taille et largement décolleté sur une chemise blanche, coiffée d'une fanchon nouée sous le menton, le jupon dégrafé, une jeune femme est assise, sur un lit tendu de rideaux rouges. Son pied droit est chaussé d'une pantoufle rouge, l'autre nu est levé. Elle tient des pièces de monnaie dans la main gauche. Un homme à barbe grise, debout près d'elle, un feutre orné d'une plume sur la tête, lui prend galamment le menton, tandis que derrière elle une entremetteuse sourit largement.

Sur une table, à gauche, un flacon avec un bol et une cuillère. Au bas, se lit la signature : J. Steen.

Toile. Haut. 40 cent. — Larg. 35 cent.

A figuré les 20-21 mars 1809 à la vente Sabatier, à Paris, où il fut adjugé 455 francs. Provient de la collection du baron de Mecklembourg; vente, à Paris, le 11 décembre 1854 (5.700 frs).

Cité dans C. Hofstede de Groot, *A Catalogue raisonné of the works of the most eminent Dutch painters of the seventeenth century*, page 229, n° 545 *a*. Londres, 1907. Catalogué dans John Smith, *A Catalogue raisonné of the works of the most eminent Dutch, Flemish, and French painters*, tome IV, page 27, n° 86, sous le titre : *The Courtesan* (Londres, 1833).

TER BORCH

(Attribué à Gérard Terburg, *ou*)

Né à Zwolle en 1617, mort à Deventer le 8 décembre 1681. Élève de son père Gérard Ter Borch et de Pieter Molyn. Il voyagea en Angleterre, en France, en Italie et en Espagne. Il demeura à Zwolle de 1650 à 1654. — Peintre de portraits et de genre.

41. PORTRAIT D'HOMME

Il est debout dans un intérieur, le visage de face, les cheveux bouclant sur les épaules, la main droite à la hanche. Il est vêtu de noir, le gilet entr'ouvert sur une chemise blanche. Près de lui une chaise, et à droite, une table recouverte d'un

tapis lie-de-vin à crépines dorées où des livres sont posés près d'un chapeau de feutre noir.

A gauche, en bas, le monogramme de l'artiste, sur le pied de la chaise.

Toile. Haut. 67 cent. — Larg. 55 cent.

Cité dans *Les Arts* année 1907, n° 67, page 13 et mentionné comme provenant de la galerie Schrieck van Lincosten et de la vente Dubois.

TER BORCH
(Attribué à Gérard)

42. PORTRAIT DE FEMME

Vêtue d'un corsage noir dont les longues basques retombent sur une jupe de satin largement galonnée d'argent, elle est debout près d'une table supportant deux plats de fruits. De la main droite, elle retient un pli de sa robe, l'autre pend ornée d'une bague. Derrière elle, un fauteuil tendu de velours amaranthe comme le tapis de la table.

Toile. Haut. 61 cent. — Larg. 51 cent.

Même provenance que le n° précédent.

ÉCOLE HOLLANDAISE
(XVII^e siècle)

43. PORTRAIT DE FEMME AGÉE

En coiffe blanche, le visage presque de face, elle est assise dans un fauteuil, vêtue d'une robe noire bordée de fourrure et agrémentée d'une collerette tuyautée. Un livre entr'ouvert dans la main gauche, elle tient ses besicles de l'autre main dont l'index est orné d'une bague. Elle est représentée à mi-jambes.

A droite, en haut, l'inscription : ÆTA. SUAE 70. AN° 1624.

TOILE. Haut. 1 m. 05. — Larg. 80 cent.

ÉCOLE HOLLANDAISE
(XVII^e siècle)

44. PORTRAIT D'HOMME

Les cheveux roux coiffés d'un large feutre aux bords relevés, portant un vaste

col blanc, vêtu de noir, une main sur la hanche, l'autre appuyée sur une canne, il est debout dans la campagne, sur un fond de paysage et de ciel. A droite, derrière lui, un château entouré de douves.

A droite, en bas, en très petits caractères, l'indication : ANNO 1635.

Bois. Haut. 41 cent. — Larg. 30 cent.

ÉCOLE HOLLANDAISE
(XVII[e] siècle)

45. LES MAISONS DE BRIQUES

Au bord d'un petit canal, des maisons de briques rouges, aux cheminées hautes, se détachent sur un fond de ciel bleu où passent des nuages. Devant la première, dont la porte est ouverte, un personnage habillé de noir et d'un manteau rouge, salue deux passants sur l'autre berge qui lui rendent son salut et lui parlent. Ils sont également vêtus de noir, la femme ayant un fichu blanc. Derrière eux, au delà d'un pont, un village avec une église.

Bois. Haut. 23 cent. — Larg. 37 cent.

ÉCOLE HOLLANDAISE
(XVII^e siècle)

46. DEUX BUVEURS

Dans un cabaret, un homme vu de face, vêtu de vert et d'un manteau gris avec un chapeau de même couleur, verse à boire, tandis qu'un second, vu de profil, allume sa pipe. Sur la table, à gauche, du tabac dans du papier à côté d'une pipe blanche. Au fond, une fenêtre.

Bois. Haut. 22 cent. — Larg. 19 cent.

ÉCOLE ITALIENNE

ÉCOLE ITALIENNE
(XVI^e siècle)

47. LA VIERGE A LA POMME

La Vierge, dont les cheveux blonds tombent sur les épaules, enveloppée dans

un manteau vert, tient l'Enfant sur ses genoux. Il prend une pomme que sa Mère lui tend.

A droite, fond de rideau marron.

A gauche, au premier plan, une chaumière au bord d'un ruisseau; quelques personnages auprès; au fond, une ruine se détachant sur le ciel.

Bois. Haut. 61 cent. — Larg. 50 cent.

Tableau de l'École vénitienne. Copie ancienne.

ECOLE ITALIENNE
(XVII[e] siècle)

48. LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE

La Vierge, vêtue de rouge et de vert, tient l'Enfant Jésus, posé sur un linge blanc, sur ses genoux. Celui-ci, en regardant sa mère, saisit la main de sainte Catherine au doigt de laquelle il va passer l'anneau. La sainte, richement vêtue, apparaît de profil, la couronne posée sur sa

chevelure blonde où brillent des perles ainsi qu'à son cou.

Derrière elle, un fond de paysage et de ciel. A droite, une colonne à laquelle est attachée une draperie rouge.

Bois. Haut. 64 cent. — Larg. 48 cent.

ÉCOLE ITALIENNE
(XVIII^e siècle)

49-50. SCÈNES DE BALS MASQUÉS
(Deux pendants.)

Dans le vestibule d'un palais aux vastes architectures et s'ouvrant sur un parc, des personnages déguisés et masqués, accompagnés de musiciens, se promènent ou se livrent aux plaisirs de la danse.

Ces deux tableaux sont signés des initiales : G. M.

Toile. Haut. 32 cent. — Larg. 41 cent.

DEUXIÈME PARTIE

ÉCOLE FRANÇAISE

(XIXe siècle)

YVON

(ADOLPHE)

Né à Eschwiller (Moselle) en 1817 ; élève de Paul Delaroche. Médaille d'honneur au Salon (1857), officier de la Légion d'honneur et professeur à l'École des Beaux-Arts. Mort en 1893. Peintre de genre, de batailles et de portraits.

51. PORTRAIT DE GUSTAVE CHAIX D'EST-ANGE

Représenté en buste, de profil, à gauche, et signé : *Yvon, 1865*.

Gustave Chaix d'Est-Ange, jurisconsulte, magistrat, homme politique, né à Reims en 1800, mort à Paris en 1876. Célèbre orateur, grand avocat, il fut trois fois bâtonnier de l'Ordre. Il représenta Reims durant seize ans à la Chambre des députés. Conseiller d'Etat, un moment procureur général puis sénateur sous l'Empire. Amateur d'art réputé, il constitua le fonds de la collection léguée par sa petite-fille à ce musée. Il existe dans la famille un excellent portrait du même personnage, en pied, par H. Flandrin.

LEFEBVRE
(Jules)

Né à Tournon en 1836, mort à Paris en 1911. Élève de Léon Cogniet. Débuta au Salon de 1855. Prix de Rome, médaille d'honneur, grand prix (1889), membre de l'Institut (1891), Commandeur de la Légion d'honneur. Peintre de genre, mais surtout portraitiste.

52. PORTRAIT DE GUSTAVE CHAIX D'EST-ANGE

Représenté de face, en buste, sur un fond rouge. Signé : *Jules Lefebvre.*

Toile. Haut. 63 cent. — Larg. 46 cent.

Fils du précédent, G. Chaix d'Est-Ange fut avocat, notamment de la Maison de l'Empereur et de la Société des Artistes français sous l'Empire. Élu député de la Gironde à la veille de 1870. Mort en 1887.

LEROUX
(Auguste)

Né à Paris en 1871. Prix de Rome (1894). Hors concours du Salon des Artistes Français. Chevalier de la Légion d'honneur. Professeur à l'École des Beaux-Arts. Peintre de genre et de portraits.

53. PORTRAIT DU COMMANDANT BARON JOSEPH DU TEIL

Il est représenté en pied, de trois quarts à gauche, en tenue de campagne « bleu horizon » de commandant d'État-Major, tenant le casque de la main gauche et une canne de la droite. Il se détache sur un fond de ciel et de tranchées. Signé : *Auguste Leroux.*

Toile. Haut. 2 m. 17. — Larg. 1 m. 25.

Engagé volontaire, décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre, le commandant Joseph du Teil est mort pour la France le 21 janvier 1918. Sa vie et ses ouvrages ont été étudiés dans la préface de ce catalogue.

LEROUX
(Auguste)

54. PORTRAIT DU COLONEL BARON GEORGES DU TEIL

Il est représenté de face, jusqu'aux genoux, en tenue de campagne « bleu-horizon », les rubans de la croix de guerre,

de la médaille interalliée et de diverses décorations sur la poitrine, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au cou. Au fond, à gauche, sur un ciel sombre qu'éclairent des incendies, la cathédrale d'Amiens. Signé : *Auguste Leroux. 1924.*

Toile, Haut. 1 m. 35. — Larg. 88 cent.

Frère du commandant Joseph du Teil, le colonel du Teil était commandant d'armes de la place d'Amiens au moment des combats autour de cette ville, en 1918.

TROISIÈME PARTIE

OBJETS D'ART
ET
AMEUBLEMENT

1. CORPS SUPÉRIEUR de meuble en bois sculpté ; Ile-de-France, époque Henri II.

Ouvrant à deux portes et incrusté de plaques de marbre, il est orné de deux nymphes nues, debout, portant des rameaux fleuris. Sous la corniche, sont disposés en haut relief deux aigles aux ailes éployées. Deux colonnettes cannelées décorent les angles de la façade.

Haut. 0,78. — Larg. 0,80.

Ce meuble repose sur une console en bois sculpté.

2. CORPS SUPÉRIEUR de meuble en bois sculpté ; France, seconde moitié du XVI^e^ siècle.

Il ferme à une porte, contient un tiroir, et est incrusté de plaques de marbre de couleurs et de quelques filets de bois clair. Le décor consiste en un mascaron, deux

fleurons et une tête de génie ailé. De petites consoles feuillagées complètent l'ornementation. De chaque côté de la porte, est creusée une niche abritant une figurine de saint personnage debout, du XVII^e siècle.

Haut. 0,78. — Larg. 0,80.

Ce meuble repose sur une console en bois sculpté.

3 à 13. CANAPÉ ET DIX FAUTEUILS en bois sculpté et doré, et tapisserie de la manufacture royale d'Aubusson, du temps de Louis XV.

Les bois légèrement variés sont ornés de fleurs et de branches feuillagées, ainsi que de moulures. Le canapé est cintré sur les côtés.

Les tapisseries des sièges et des dossiers sont décorées de personnages et de sujets tirés de fables de La Fontaine, tels que : le Renard ayant la queue coupée ; la Tortue et les deux Canards ; le Lion et le Rat ; le Coq et la Perle ; le Renard et les raisins ; le Renard et la Cigogne ; le Lion et le Moucheron ; la Grenouille qui veut se

3. — Canapé, tapisserie d'Aubusson, époque Louis XV (d'après les Fables de La Fontaine).

faire aussi grosse que le bœuf ; le Renard et le Bouc ; le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. Ces compositions sont encadrées de rocailles, fleurs, coquilles, le tout se détachant sur contre-fond clair ou jaune.

Haut. du canapé : 1,04. — Larg. du canapé : 2,10.
Haut. d'un fauteuil : 0,97. — Larg. d'un fauteuil : 0,66.

14-15. DEUX PETITES BANQUETTES en tapisserie, de la manufacture royale d'Aubusson, du temps de Louis XV.

Le siège de chaque banquette, en tapisserie, est orné d'animaux : loup, âne et cheval.

Ces compositions sont disposées dans un paysage encadré de fleurs et de rocailles, sur contre-fond jaune. Montures en bois sculpté et doré.

Haut. 0,40. — Long. 1,10. — Larg. 0,38.

16. FAUTEUIL à coiffer, du temps de Louis XV.

Ce siège, en bois sculpté et doré, est décoré d'une rangée d'entrelacs encadrant le

dossier, courant le long des appuis-bras et bordant la ceinture. Les quatre pieds sont contournés, les deux pieds antérieurs étant feuillagés. Il est couvert de soie bleue brochée à fleurs polychromes.

Haut. 0,81. — Larg. 0,75.

17. ÉCRAN en tapisserie de la manufacture royale des Gobelins, du temps de Louis XV.

De forme ovale, il représente une composition d'après Boucher : « La petite laitière », vêtue d'une robe décolletée à manches jaunes porte sur sa tête un pot à lait, qu'elle maintient de la main gauche. A son poignet droit est passée l'anse d'un panier. Elle s'avance dans la campagne, sur un chemin rocailleux coupé par un ruisseau. Au second plan, un moulin à eau et des arbustes. A la partie inférieure, la signature de « Cozette » et la date « 1773 ».

Monture en bois sculpté et doré.

Grand diam. de la tapisserie : 0,67.
Petit diam. de la tapisserie : P.48.

17. — Écran, tapisserie des Gobelins, époque Louis XV.
Signé : Cozette 1773.

Cozette Pierre-François (1735-1801), célèbre chef d'atelier aux Gobelins. Tapissier de haute lisse, il a laissé cependant des portraits et de petits tableaux en tapisserie, surtout d'après Boucher. L'écran charmant, qui est l'une des plus belles pièces de la collection du Teil-Chaix d'Est-Ange, n'est pas cité par M. M. Fenaille dans son magistral : *État général des Tapisseries de la manufacture des Gobelins de 1600 à 1900*. Paris, Imp. Nat. (libr. Hachette), 5 vol. et 1 table in-fol. L'auteur semble l'avoir ignoré. Mais nous apprenons par une lettre de Cozette lui-même, reproduite dans l'ouvrage (cf. t. IV, p. 347), qu'il voudrait voir présenter à la Reine en 1775, trois petits tableaux dont une « *petite laitière, d'après M. Boucher* ». On peut penser qu'il s'agit de celle-ci. Il existe une variante non signée, de forme quadrangulaire. (*Op. cit.*, IV, p. 348.)

18. CHAISE LONGUE en deux parties, du temps de Louis XVI.

Ce siège, en bois sculpté et doré, repose sur huit pieds cannelés supportant une ceinture chargée d'une rangée de piastres. Cette rangée se prolonge le long des bras et du dossier, où elle est accompagnée d'une bordure moulurée. Cette chaise longue est couverte de soie bleue,

brochée à fleurs polychromes. Elle est munie de deux coussins de même soie.

Haut. 0,95. — Long. 1,50 — Larg. 0,67.

19. CANAPÉ en bois sculpté et doré, couvert en tapisserie de la manufacture royale d'Aubusson, du commencement du règne de Louis XVI.

Il est supporté par sept pieds cannelés et le décor de sa monture consiste en fleurs, rosaces et feuillages.

Le siège de tapisserie représente un cheval et un lion dans un paysage avec arbustes et habitation, le tout encadré d'une course de feuillages et de fleurs en-rubannés.

Le dossier, de tapisserie également, encadré de même, est orné d'un groupe : jardinier et jeune femme montrant du doigt un lion debout, une patte levée. Au fond, un monument avec statue, représentant un homme nu terrassant un fauve.

Ces sujets se détachent sur un contre-fond rose.

Manchettes blanches chargées de fleurs.

Haut. 1,00. — Larg. 1,50.

18. — Chaise longue, époque Louis XVI.

20-25. SIX PETITS TABOURETS, bois doré et tapisserie.

A motifs de fleurs et rinceaux Louis XV.

Haut. 20 cent. — Larg. 36 cent.

26. PETITE TABLE en marqueterie de bois de couleurs et bois satiné, époque Louis XVI.

De forme rectangulaire, elle est décorée sur la tablette d'un quadrillé, chargé, à l'intersection de ses lignes, de quatre feuilles disposés symétriquement. Ce quadrillé est limité par un encadrement de bandes entrelacées géométriquement aux angles.

Sur la ceinture, qui contient un tiroir et une tablette mobile, deux rangées de compartiments, chargés chacun d'une petite feuille stylisée.

Les pieds, de section carrée, sont incrustés de filets.

Ce meuble porte l'estampille de L. BOUDIN, menuisier ébéniste.

Haut. 0,73. — Larg. 0,62. — Prof. 0,43.

Boudin Léonard, né à Paris en 1735, mort vers 1804. Reçu maître ébéniste le 4 mai 1761. Eut sa boutique rue Fromenteau, puis cloître Saint-Germain l'Auxerrois.

Catalogué dans : F. de Salverte, *Les Ébénistes du XVIII^e s.*, Paris Van Oest, 1923, p. 29.

27. TABLE-TOILETTE, du temps de Louis XVI.

De forme rectangulaire et sur quatre pieds à section carrée, elle est ornée, aux angles, de cannelures. La décoration est complétée par une garniture de bronzes ciselés et dorés, composée de disques, de couronnes de laurier enrubannées et d'encadrements perlés.

Le dessus, à glissière, découvre un miroir mobile, placé entre deux compartiments fermant à coulisse.

La partie antérieure de la ceinture est munie d'un petit abattant masquant un corps mobile de trois tiroirs, surmonté de deux volets, qui, en se développant, peuvent servir de bureau.

Haut. 0,79. — Long. 0,87. — Larg. 0,53.

26. — Table en marqueterie, époque Louis XVI.
Signée : P. Boudin.

28. PETITE VITRINE en bois sculpté, glaces et bronzes. Fin du XVIII[e] siècle.

De forme rectangulaire, à toutes faces, elle est couverte d'un toit à quatre rampants surmonté d'une couronne royale en bronze et ornée aux angles de quatre petits vases simulés. Les montants sont décorés de petits godrons. Elle repose sur quatre petits pieds boules.

Haut. totale : 0,56. — Larg. 0,50. — Prof. 0,32.

29. GRANDE PENDULE sur socle à musique, du temps de Louis XVI.

La pendule en marbre blanc et bronze doré, est ornée de deux statuettes allégoriques, en bronze patiné, de femmes drapées à l'antique, l'une assise, tenant un livre ouvert, l'autre debout, casquée, portant un rameau d'olivier et armée d'une lance. Ces figures sont placées de part et d'autre du mouvement, lequel est surmonté d'une sphère armillaire recouverte d'une

draperie. De petites appliques, sur le socle, à sujets de griffons, de personnages symbolisant les arts, d'enfants à corps terminés en rinceaux, complètent la décoration.

Le cadran est signé : *Berthoud à Paris.*

Cette pendule est placée sur une base élevée, en marbre blanc et bronze doré, formant boîte à musique, laquelle base est rehaussée d'appliques : masque du soleil au-dessus d'une lyre, branches de laurier, rudentures, flèches, branchages et rinceaux.

Haut. 0,80. — Larg. 0,56.

30. PETITE PENDULE, bronze doré, époque Louis XVI.

La pendule est en marbre blanc et bronze doré ; elle est ornée de deux statuettes allégoriques de même métal, l'une représentant Mars, l'autre Minerve. Le cadran est monté sur un fût de colonne cannelée, de marbre blanc, décoré de feuilles de chêne de bronze doré. Il est signé : *Boullier à Paris.* Un aigle le surmonte, les serres posées sur les foudres.

29. — Pendule, sur socle à musique, époque Louis XVI.

La base est formée d'un sarcophage à l'antique, en marbre blanc, posé sur quatre pieds de bronze doré.

Haut. 48 cent.

31-32. DEUX CANDÉLABRES,
du temps de Louis XVI.

Ils sont composés chacun d'une statuette de nymphe debout, drapée à l'antique, en bronze patiné. Cette nymphe tient des deux mains une corne d'abondance qui donne naissance à trois branches de lys porte-lumières.

La base, en marbre blanc et bronze, affecte la forme cylindrique, avec bordures moulurées et guirlandes de fleurs.

Haut. o,85.

33-34. DEUX CANDÉLABRES. Oiseaux,
porcelaine de Saxe.

Avec socle et contre-socle bronze doré, chaque oiseau étant monté sur un motif de branchages, feuillages et fleurs, por-

celaine ou bronze doré et donnant naissance à trois lumières.

Haut. 43 cent.

35-36. DEUX CANDÉLABRES
du temps de Louis XVI.

Composés chacun d'une statuette de bronze patiné, représentant une femme drapée à l'antique et portant une corne d'abondance d'où sortent trois branches porte-lumières à têtes d'aigles et à boules. La base, en marbre blanc, est décorée de bordures et de motifs de lyres et de couronnes sur les faces, le tout de bronze doré.

Haut. 68 cent.

37-38. DEUX FLAMBEAUX marbre blanc et bronze doré, Louis XVI.

Sur bases à perles et filets, formés de trois grains d'où sortent trois têtes de femmes reliées par des chaînettes.

Haut. 22 cent.

39-40. DEUX CHENETS en bronze ciselé et doré, du temps de Louis XVI.

Une galerie supportée par trois pieds-toupies et ornée d'un bas-relief, figurant des foudres, sert de siège à un enfant nu. Cet enfant est assis sur une draperie bordée d'une frange; il se chauffe à un vase de flammes qui se dresse à l'autre extrémité de la galerie.

Haut. 0,23. — Larg. 0,32.

41. PIÈCE FAITE D'UN SURTOUT en porcelaine de Saxe, du milieu du XVIII[e] siècle, avec monture en bronze doré du temps de Louis-Philippe.

Cette pièce se compose d'un plateau à bords contournés et à deux anses, décoré de fleurs et de rocailles. Ce plateau est surmonté de quatre statuettes de personnages de *veglione*, debout, coiffés du tricorne, le visage dissimulé sous un loup et portant sur leur vêtement un domino

orné de nœuds de rubans, et dont la couleur varie suivant le personnage. Ces pièces de porcelaine reposent sur des pieds contournés à feuilles, mascarons et volutes, en bronze doré, dont l'ensemble est relié par un tronc d'arbre de porcelaine également.

Haut. 0,59.

42. PETIT CHIEN en terre cuite, du temps de Louis XVI.

Il est représenté couché, les pattes de devant allongées, celles de derrière repliées, la queue débordant de la terrasse rectangulaire qui le porte. Il a le poil long et frisé, les oreilles pendantes, et, la tête tournée vers la droite, semble écouter l'appel de sa maîtresse.

Haut. 0,20. — Larg. 0, 40. — Prof. 0, 15.

Contre-socle rectangulaire en marbre blanc, orné à sa partie antérieure d'une frise en bronze ciselé et doré, décorée d'un Amour et d'enfants occupés à la pêche, à la cueillette des fruits ou au tir à l'arc. Aux extrémités, deux couronnes, également en bronze ciselé et doré.

Haut. 0,105. — Larg. 0,405. — Prof. 0,155.

43. GROUPE en porcelaine blanche de Saxe, époque de Marcolini. (Marcolini, nommé directeur de la manufacture de Meissen en 1796.)

Ce groupe se compose d'un Amour et d'une jeune femme. Celle-ci, drapée à l'antique, est debout auprès d'un autel, dont elle entretient le feu. L'Amour porte une guirlande de fleurs dont il s'apprête à orner l'autel.

Socle ovale décoré des attributs de la Musique, du Commerce, de la Guerre, ainsi que du monogramme de Frédéric roi de Prusse.

Haut. du groupe : 0,33. — Larg. du groupe : P. 24.
Haut. du socle : 0,15. — Larg. du socle : P. 28.

44. ÉVENTAIL, du temps de la Régence.

La monture en nacre sculptée, ajourée et gravée, est ornée de figures allégoriques de la moisson ainsi que d'oiseaux et de quadrillés. Sur les panaches, deux personnages de la comédie italienne.

Sur la feuille, est peinte une composition de nombreux personnages, richement vêtus : Salomon recevant la reine de Saba.

La scène se passe dans un palais, et des serviteurs sortent d'un coffre les présents offerts par la reine au souverain.

Au revers, un sacrifice dans un village.

Larg. ouvert : 0,51.

45. MINIATURE, du temps de Louis XVI.

De forme ovale, elle représente Madame Victoire de France, fille de Louis XV, vue en buste, la tête de face, les cheveux poudrés, coiffée d'un bonnet et vêtue d'un corsage mauve. Signée : *Gillio*.

Grand diam. 0,065. — Petit diam. 0,055.
CADRE en bois noir, orné aux angles de quatre fleurs de lys en cuivre doré.

46. MINIATURE, du temps de Louis XVI.

De forme ovale, elle représente Madame Adélaïde de France, fille de Louis XV, en buste, la tête presque de face, les cheveux poudrés, coiffée d'un bonnet et vêtue d'un corsage mauve. Signée : *Gillio*.

Grand diam. 0,065. — Petit diam. 0,055.
CADRE en bois noir orné aux angles de quatre fleurs de lys en cuivre doré.

47. MONTRE en cuivre partiellement émaillé. Époque Louis XVI.

Cette montre affecte la forme d'un vase à panse carrée, dont le cadran occupe le centre et qui est terminée à sa partie supérieure par une bélière. Il est muni sur les côtés de deux petites anses. Le décor se compose d'émaux à fond bleu chargés de guirlandes de feuillages, avec, au revers, un médaillon contenant deux enfants jouant avec un oiseau et un insecte. La bélière, les anses, le col et la base, sont rehaussés de strass.

Le cadran porte le nom de *Breguet à Paris*.

Haut. 0,11. — Larg. 0,065.

48. DRAGEOIR ovale en or enrichi de miniatures, époque Louis XVI.

Cette pièce, montée à cage et décorée d'entrelacs, est ornée, sur son couvercle, son pourtour et son dessous, de miniatures gouachées : le retour du marché ; le trans-

port des fagots et le patinage ; la traite des vaches ; le retour du pâturage ; la collation ; l'abreuvoir.

A l'intérieur et sur la gorge, les poinçons, trois fois répétés d'*Eloi Brichard*, sous-fermier des droits de marque, années 1759-1761.

Haut. 0,35. — Grand diam. 0,067. — Petit diam. 0,049.

49. STATUETTE équestre en bronze patiné et doré, du temps de la Restauration.

Elle représente Henri IV, revêtu de l'armure complète, la tête découverte, le bâton de commandement dans la main droite. Il est monté sur un cheval au pas.

Base en marbre blanc et bronze doré, fleurdelysée.

Haut. totale : 0,56. — Larg. du socle : 0,30.

FIN

TABLE DES PLANCHES

N°s		Pages
53.	Le Commandant baron Joseph du Teil, par A. Leroux	III
13.	Ce qui allume l'amour l'éteint, par L.-L. Boilly	16
14.	Le Vieillard Jaloux, par L.-L. Boilly	18
15.	La Visite reçue, par L.-L. Boilly	20
24.	Charles-Maurice de Talleyrand, par J.-B. Greuze	26
25.	Le lever de Fanchon, par N.-B. Lépicié	30
37.	Portrait d'Élisabeth Van Der Aa, par T. de Keyser	42
3.	Canapé, tapisserie d'Aubusson, époque Louis XV	64
17.	Écran, tapisserie des Gobelins, époque Louis XV, signé Cozette	66
18.	Chaise longue, époque Louis XVI	68
26.	Table en marqueterie, époque Louis XVI, signée P. Boudin	70
29.	Pendule, sur socle à musique, époque Louis XVI	72

TABLE

Pages

Le Musée de Saint-Omer et la collection du Teil-Chaix d'Est-Ange v

Un Gentilhomme amateur d'art et un érudit, le baron Joseph du Teil xiii

La famille, la vie et l'œuvre du baron Joseph du Teil xxiv

Première partie. Tableaux anciens 1

École allemande 3

École espagnole 4

École flamande 6

École française 12

École hollandaise 39

École italienne 51

Deuxième partie. Tableaux modernes 55

École française 57

Troisième partie. Objets d'art et d'ameublement 63

Table des planches 81

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 OCTOBRE 1925
PAR PROTAT FRÈRES
A MACON

88-B32346

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00653 7910